This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1/1 5329 A. 1

NOUS TOUS

IL A ÉTÉ TIRÉ

Cinquante exemplaires numérotés sur papier de Hollande

Prix : 7 fr.

Et *dix exemplaires numérotés* sur papier de Chine.

Prix : 12 fr.

THÉODORE DE BANVILLE

— POÉSIES NOUVELLES —

NOUS TOUS

DÉCEMBRE 1883 — MARS 1884

AVEC UN DESSIN DE GEORGES ROCHEGROSSE

PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE, 13

1884

Tous droits réservés.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
10 JAN 1964
OF OXFORD
LIBRARY

AVANT-PROPOS

Tous les petits poèmes que contient ce volume ont été publiés sans interruption, l'un suivant l'autre, comme les perles d'un collier qu'on défile. Cette fois encore, dans une campagne très brève, (car il ne faut ni peser, ni insister.) j'ai tenté de réaliser mon vieux rêve, et de marier la Poésie avec le Journal.

Mariage moins chimérique certainement que celui du Grand Turc et de la République de Venise, ainsi que le prouvent tous les jours plusieurs de mes jeunes confrères, pleins d'imagination et de verve. Et comment le Journal, qui doit nous donner la vie d'hier, encore saignante et palpitante, ne s'accommoderait-il pas de l'événement pris sur le vif, ou d'un croquis de mœurs rapidement saisi, et exprimé par cette Poésie de veine bien française, vive,

ironique, précise, lyrique aussi, que nous a léguée, à travers une succession de génies, le grand aïeul Villon?

Toute ma vie, à des intervalles irréguliers, j'ai essayé de contribuer à unir ces deux forces irrésistibles. En 1870, pendant le siège, hélas! j'écrivais au jour le jour les *Idylles Prussiennes*. La vertigineuse Histoire fournissait alors au rimeur un thème malheureusement trop riche. Réduit maintenant à peindre la vie de tous les jours dans sa réalité comique, a-t-il pu néanmoins réussir en confiant à la feuille éphémère l'odelette qui s'efforce d'être pensée dans une forme durable?

Les lecteurs du journal m'ont encouragé à le croire; reste à savoir si leur bienveillante indulgence me suivra dans le livre, et s'ils éprouveront quelque plaisir en y retrouvant leur propre image, évoquée par l'ingénu et mystérieux artifice de la Rime?

Paris, le 15 avril 1884.

NOUS TOUS

I

MISÈRE

Hommes, femmes, vieillards enfin,
Tous ces vains chercheurs de problèmes
Souffrent du froid et de la faim;
Aussi les petits enfants blêmes.

Le désespoir vient les saisir;
C'est lui tout seul qui les enseigne,
Et toujours le cruel Désir
Mord leur chair qui pleure et qui saigne.

Ils vivent dans l'oubli hideux,
Sans que jamais rien y fleurisse.
Mais qui donc aura pitié d'eux?
Misère, la bonne nourrice.

Cet Ange au gosier enroué,
Réchauffant leur lèvre livide,
Met sur eux son châle troué
Et leur tend sa mamelle vide.

1er décembre 1883.

II

LILI

La pauvre petite Lili
Cherche en vain les rêves magiques
Envolés de son front pâli,
Et lève au ciel ses bras tragiques.

Si le frisson du désespoir
S'agite dans sa main crispée
Et fait flamber son grand œil noir,
C'est qu'on a tué sa poupée.

Oui, Petit Paul, un sacripant,
Hier a massacré Zéphyrine
Dont la tête est brisée, et pend
Horriblement sur sa poitrine.

Elle est froide comme un glaçon;
Et c'est vainement qu'on le rentre,
Toujours on voit sortir le son
Par la blessure de son ventre.

1er décembre 1883.

III

LE PRÊTRE

Le prêtre blême, dont les loups
Ne voudraient pas pour nourriture,
Est maigre comme un cent de clous,
Et semble une caricature.

Donnant jusqu'à son dernier sou,
Il n'est vêtu que d'une loque.
On le prendrait pour un chien fou,
Et sa soutane s'effiloque.

Pourtant son front est plein de jour,
Et sur cet être misérable
Voyez! le radieux amour
A mis sa lumière adorable.

Et, doux, il rit aux cieux bénis,
Quand le soleil, au crépuscule,
Vient empourprer les poils jaunis
De sa perruque ridicule.

1er décembre 1883.

IV

L'ÉPOUSE

Par un soir de Juillet, au Bois,
Sous la douce brise estivale,
L'Épouse trompée, aux abois,
A donc voulu voir sa rivale.

Oui, sa rivale heureuse. Enfin!
La voilà donc, cette merveille.
C'est elle, sur ce cheval fin
Qui porte une rose à l'oreille.

Eh quoi! c'est ce manche à balai,
Cette poupée aux boucles rousses,
Qu'il emmenait à Viroflay
Sur le velours des vertes mousses?

Et ces hommes, qu'on voit errer
Près de son cheval qui se cabre!
Ils ont vraiment l'air d'admirer
Sa bouche ouverte en coup de sabre!

1er décembre 1883.

V

LE PETIT

Le tout petit faubourien
Qu'on voit toujours dans la bagarre,
Qui vit de l'air du temps, de rien,
Et mâche des bouts de cigare;

Le petit, lorsque vient le soir
Et qu'il pleut sur la feuille rousse,
Flâne sur le boulevard noir,
Et puis il tousse, tousse, tousse.

Le bourgeron touche sa peau
A même, et l'ouragan le gifle;
Et sans casquette ni chapeau,
Il tousse, et sa poitrine siffle.

Il écoute un air de Métra
Que chante une fille soumise,
Et tousse, hélas! Il ne mettra
Jamais sa première chemise.

1er décembre 1883.

VI

LA PRINCESSE

La princesse en sa robe d'or,
Belle et jeune comme les Anges,
Prête l'oreille, et laisse encor
Venir les diseurs de louanges.

Elle écoute d'un air distrait
Les madrigaux de ces Narcisses;
Mais, dans son âme, elle voudrait
Passer à d'autres exercices.

Et tout bas, triste en cette cour
Où l'on n'a pas le mot pour rire,
Où le bon friturier Amour
Ne trouverait pas de quoi frire,

De ses lèvres où le baiser
Jouerait si volontiers son rôle,
Elle murmure : Oh ! m'amuser !
Vivre une heure ! Entendre un mot drôle !

1er décembre 1883.

VII

MONSIEUR ALEXANDRE

Se trouvant trop à court d'argent,
Le joli monsieur Alexandre
Fume son cigare, en songeant,
Et du doigt fait tomber la cendre.

En rêve il revoit les louis
Qui tombaient d'une main chérie
Pour charmer ses yeux éblouis;
Et, triste, il pense à Pulchérie.

C'est une femme de rapport.
Sa dent brille et son œil flamboie;
Elle a le visage et le port,
Et sait faire onduler la soie.

Mais le maître a beau la fouailler!
C'est à son gré qu'elle se mène;
La folle ne veut travailler
Que deux ou trois fois par semaine.

1er décembre 1883.

VIII

LA BOUQUETIÈRE

Elle pleure, et n'est pas au bout.
Pendant la matinée entière,
On n'a rien acheté du tout
A la petite Bouquetière.

Elle est à jeun. Le sang pourpré
A déserté sa lèvre, pâle
Comme un linge blanc sur le pré,
Et sa pauvre poitrine râle.

Frêle victime du guignon,
Elle croise son châle, mince
Comme une pelure d'oignon,
Quand le froid trop aigu la pince.

Mais c'est bien d'elle qu'il s'agit!
Elle offre en vain sa violette;
Et toujours la bise rougit
Ses tout petits doigts de squelette.

1er décembre 1883.

IX

LE VIEUX

Le vieil homme exempt de remords
Que le Temps épargne, ô mystère!
Est seul, tous ses enfants sont morts;
Nul ne le connaît sur la terre.

Il est trop vieux pour travailler.
Donc, après la vie âpre et dure,
Il a, pour se ravitailler,
Le pain ramassé dans l'ordure.

Devant ses yeux humiliés
La foule heureuse passe et joue,
Et par les trous de ses souliers
Ses pieds nus traînent dans la boue.

Cependant son cœur est sans fiel,
Et, dans l'ombre où son vieux front penche,
La neige qui tombe du ciel
S'engouffre dans sa barbe blanche.

1er décembre 1883.

X

LA FILLE

En vain, balayant le trottoir
De son ample robe de soie,
Elle brille sous le ciel noir,
Fille de douleur et de joie;

Nul ne jette un regard d'amant
A la superbe aventurière;
Elle s'en va pensivement.
Comment payer la couturière?

Elle s'en va, passe, revient,
Toujours gardant sa belle pose,
Et dans sa main droite elle tient
Le froid cadavre d'une rose.

Sa traîne ondule en plis dorés
Comme fait le remous des vagues,
Et tous les passants affairés
Se reflètent dans ses yeux vagues.

1er décembre 1883.

XI

FILLETTE

Ce Paris, que Paméla
Et Lise ont amusé, l'une
Et l'autre, est baigné par la
Lune.

Comme un monstre qui s'enfuit
En traînant sa longue queue,
Il s'étire dans la nuit
Bleue.

Sous l'azur, immense dais,
Passe, effroi des Vireloques,
Une enfant pâle, sous des
Loques.

Dans le doux silence ami,
Cette fillette ingénue
Erre, affamée et demi
Nue.

Parmi les rares passants,
Avec des airs de caniche
Elle erre, comme un chien sans
Niche.

Et les Étoiles des cieux,
Mystérieuses fleuristes,
La contemplent de leurs yeux
Tristes.

7 décembre 1883.

XII

L'ODÉON

Ils ont déjà rempli des sacs
Et des caisses et des cassettes :
Chez eux l'argent forme des lacs.
L'Odéon palpe des recettes.

N'est-ce pas un *casus belli*
Pour la défiante Allemagne?
Avec Severo Torelli
Ce théâtre fait Charlemagne.

C'est aux plus riches mines d'or
Que désormais on l'assimile.
Plein jusque dans le corridor,
Il touche cinq mille et six mille.

Où sont les airs d'accordéon
Plus vieillis que le roi de Garbe
Dont on insultait l'Odéon?
Le caissier en rit dans sa barbe.

La Rounat, qui s'est dévoilé,
Signant avec la chance un pacte,
Marche dans son rêve étoilé,
Comme Ruy Blas, au troisième acte.

L'actif, le turbulent Porel,
Tandis qu'en ce bonheur il entre,
Sent un embonpoint corporel
Qui veut amplifier son ventre.

Et Lui, Lui qui ne permet pas
Que celui qui s'abonna parte,
Il marche, pensif, à grands pas,
Semblable au jeune Bonaparte.

Ayant loué sur ses autels
Celle vers qui mon cœur se hausse,
Il a maintenant des hôtels
Et diverses fermes en Beauce.

C'est un Nabuchodonosor,
Et possédant ce dont nous rîmes,
Désormais l'auteur du *Trésor*
Est riche en trésors comme en rimes.

O Crésus! il ferait beau voir
Qu'à présent tu l'humiliasses!
De son brillant paletot noir
Les banknotes tombent par liasses;

Il fait ruisseler des louis
Parmi la tremblante cohue
Des Parisiens éblouis;
Et lorsqu'il passe dans la rue,

Si quelque svelte Brunehild
Ou quelque lascive Poppée
Murmure : N'est-ce pas Rothschild?
On lui répond : Non, c'est Coppée.

7 décembre 1883.

XIII

LES JEUNES

Beaucoup de jeunes assassins
Couvant le meurtre dans leurs seins,
Charment de leur front taciturne
Le ciel nocturne.

Ils se traînent le long d'un mur.
La lune qui luit dans l'azur
Argente, plus verte que l'herbe,
Leur joue imberbe.

Ici Polyte encore enfant,
A l'air candide et triomphant,
Terrasse une vieille et la vole,
Et puis s'envole.

Plus loin, c'est le petit Loulou
Déjà meurtrier et filou,
Qui, rose avec un œil qui brille,
Semble une fille.

Chérubin triste au poil naissant,
Il se jette sur un passant
Dont l'habit cossu le renseigne,
Et vous le saigne.

Et puis, dans un bouge rieur
Du boulevard extérieur
Il s'en va, pâle encor du drame,
Trouver sa femme.

Joyeux, il la saisit aux flancs
Avec ses doigts encor sanglants,
Et baise sa joue éraillée
Et maquillée.

Et tous les deux, le front pesant,
Ils boivent, en s'entre-baisant,
Une eau-de-vie épouvantable
Qui les accable.

Et Loulou murmure tout bas :
Cache cet or dans ton vieux bas.
J'ai fait une bonne rencontre ;
Tiens, vois la montre !

J'ai mes dix-sept ans révolus :
Donc l'atelier, il n'en faut plus.
Assez de travail et de jeûnes.
Quoi ! place aux jeunes !

7 décembre 1883.

XIV

GÉOMÉTRIE

Nous voyons triompher la ligne.
Sort, que de crimes tu perpètres!
Il est fini, le chant du cygne :
La parole est aux géomètres.

Avec leurs airs patibulaires
Et leurs tristes mines fatales,
Force gens perpendiculaires
Contemplent des horizontales.

Rose à la bouche purpurine,
Montrant son petit museau, cèle
A grand'peine que sa poitrine
Est comme un triangle isocèle.

Paméla que le zéphyr baise,
Et qui pâlit comme un succube
Tout en devenant presque obèse,
Offre le triste aspect d'un cube;

Et cet homme à face pointue,
Son Edgar, qui revient d'Ancône,
L'œil funeste et l'âme abattue,
A la tête en forme de cône.

Amour! dieu des apothéoses
Qui fends les cieux de ton vol d'aigle,
Ton troupeau ressemble à ces choses
Que font les compas et la règle.

Et les amoureux que tu cingles,
Heureux de voir des différences
Entre les femmes et les tringles,
Admirent des circonférences.

7 décembre 1883.

XV

BALZAC

O toi dont l'œuvre qu'on admire
Est comme un lac
Où notre humanité se mire,
Divin Balzac!

Oui, nous dresserons ta statue,
Roi des esprits,
Auguste et de splendeur vêtue,
Dans ton Paris.

Alors, ô sculpteur de colosses
Jamais ployé,
Contre qui tant de vils molosses
Ont aboyé;

Géant, chevelu comme un arbre
Tendant ses bras,
Dans l'immortalité du marbre
Tu revivras!

Tu riras au ciel qui t'azure!
Et de la main
Tu désigneras la masure,
Le flot humain,

Et mille femmes, et le lustre
Des clairs palais,
Et tout ce qui vit, fils illustre
De Rabelais!

Et dans son sublime délire,
A nous, lassés,
Roi, ta bouche semblera dire :
Hommes, passez.

Passez, amours, colères, foule
Dont les sanglots
Se lamentent comme la houle
Parmi les flots!

Mais dans le sacré sanctuaire
Où l'esprit bout,
Moi l'Ouvrier, le Statuaire
Toujours debout;

O foules pâles et meurtries,
Moi l'Inspiré
Qui de mes mains vous ai pétries,
Je resterai.

7 décembre 1883.

XVI

A SARCEY

Puissiez-vous, Bertrand et Raton,
Rendre la caisse pléthorique! —
Peut-être s'amusera-t-on
A voir cette pièce historique.

Il serait mal qu'on m'empêchât
D'en savourer la moindre bribe.
Mais quoi! j'appelle un chat : un chat,
Et monsieur Scribe : monsieur Scribe.

Vous avez beau frapper du pied,
Vraiment vous avez tort, Francisque.
On dit bien : monsieur, comme il sied.
Quoi qu'il en soit, j'en cours le risque.

Tandis que l'avenir accourt,
Vous voulez, candeur enfantine !
L'appeler par son nom, tout court,
Ainsi que Gœthe ou Lamartine.

Mais non, enlevez, c'est pesé !
Un chou n'est pas une pervenche.
Par lui jadis martyrisé,
Le Vocable prend sa revanche ;

Et dussiez-vous ravir les tiers
Par votre ardente diatribe,
Ainsi qu'on disait : monsieur Thiers,
On dira toujours : monsieur Scribe.

Mais pour tant de témérité,
Si contre nous, frivole engeance,
Bondit votre cœur irrité ;
Si vous aviez soif de vengeance

Comme le désert Libyen,
Mon ami, par toute la ville,
Je vous autorise très bien
A dire : monsieur de Banville.

7 décembre 1883.

XVII

CHEZ M. CARO

Le gai soleil, goutte à goutte,
Ruisselle par un carreau
Dans la chambre où l'on écoute
Le cours de monsieur Caro.

Les coquettes anxieuses,
Les femmes au cœur aimant
Sont toutes délicieuses;
Le professeur est charmant.

Frêles mains souvent chantées,
Prunelles de fin velours
Qui se baissent, enchantées,
Sous de grands cils presque lourds;

Merveilleuses chevelures
Dont l'or à nos âmes nuit,
Ou bien dont les annelures
Sont plus sombres que la nui

Profils aristocratiques
D'un grand style essentiel,
Et petits nez socratiques
Évaporés vers le ciel;

Chastes fronts d'apothéoses,
Lèvres où le désir bout,
Claires, sanglantes et roses
Le froid soleil baise tout.

Le magicien qui berce,
Exempt de sévérité,
Ces curieuses, leur verse
Le vin de la vérité.

Il leur dit le grand problème
Et le mot du rêve obscur,
Et l'avenir qui sort, blême
Et tremblant, du sombre azur.

Mais comme Ève est une chatte
Plus vive qu'un feu follet, —
Ainsi que dans une jatte
Une chatte boit du lait,

Cependant qu'avec largesse
Il précipite son chant,
Elles boivent la sagesse
Très vite, en se pourléchant.

Et quand elles sont bien saoules
Du vrai quintessencié,
Ces vertigineuses foules,
Ce peuple licencié,

Ces fidèles, que décore
Un bel air de repentir,
Ont l'air d'avoir soif encore
Cependant il faut partir.

Lorsqu'après ces boustifailles,
Sous les gracieux habits
Et les satins et les failles
Il faut compter ses brebis,

Fronts d'or, mines enfantines,
Rougeurs des beaux petits doigts,
Lys purs, lignes serpentines,
Tout, tout célèbre à la fois, —

Rayons, cassures d'étoffe
Et chastes blancheurs de peau, —
Amour et le Philosophe
Bergers du même troupeau.

14 décembre 1883.

XVIII

A L'OPÉRA

A l'Opéra, quand la Musique,
Pour consoler tous nos exils,
Jette en une extase physique
Nos sens affinés et subtils;

Tandis que la magique phrase
Veut nous emporter, effarés,
Jusqu'au paradis de l'extase
A travers les cieux déchirés;

Folle, et toujours contrariante,
La Beauté, ce friand repas,
Nous dit de sa bouche riante :
Regardez-moi. N'écoutez pas.

La Chair de lys murmure en prose
Je suis le vin et l'échanson;
Et la Lèvre couleur de rose
Dit : C'est moi qui suis la chanson.

Amour, ce maraudeur équestre
Envolé sur un cheval fou,
Empêche d'entendre l'orchestre
Et montre les blancheurs d'un cou;

Et ce Paris qui toujours cède,
Tandis que chante Escalaïs,
Admire tout ce que possède
Agnès, et tout ce qu'a Laïs.

14 décembre 1883.

XIX

ACADÉMIE

Les premières où l'on a droit
D'adorer en secret sa mie,
Ne sont vraiment en nul endroit
Plus belles qu'à l'Académie.

C'est là que les faiseurs de vers
Et que les chercheurs de microbes
Peuvent tourner leurs regards vers
Un luxe éblouissant de robes.

On y prononce des discours
Que demain Aix lira comme Arles,
Et les meilleurs sont les moins courts;
Mais au fond, Worth, c'est toi qui parles!

Et tandis que le mot sonneur
Chante et fleurit dans l'air, on flirte,
Et tu songes, ô moissonneur,
A récolter bientôt le myrte.

En ce temple, où l'on ne voit pas
Athèna lever ses visières,
Mazade a fait ses premiers pas :
Mézières tenait les lisières.

Les Immortels sont là chez eux,
Et pour ne pas choir, on y marche
Lentement, comme sur des œufs.
Cette Académie est une arche.

Quand Pierre y dit vrai, Paul y ment.
Cette fois les deux adversaires
Se sont parlé très poliment,
Avec les douceurs nécessaires.

Mazade n'a pas lu Nana.
Son âme, de fiel dépourvue,
Est profondément chaste. Il n'a
Jamais aimé que la Revue

Des Deux Mondes. Il trouve laids
Tous les vains suiveurs de mantilles.
En somme, il donnerait tous les
Rimeurs, pour un plat de lentilles.

Mézières, qui nous a sonné
La charge, est moins pur. J'en soupire.
Il est vaguement soupçonné
De connivence avec Shakspere.

Même son nom, — c'est apparent, —
Nous révèle un peu ses fredaines,
Et nous montre qu'il est parent
Avec la forêt des Ardennes.

Il a connu le grand boucher
Et, dans son contact énergique,
N'ayant pas craint de le toucher,
Il s'est taché du sang tragique.

O deuil, ô souvenir amer,
O mystérieuse brûlure!
Toute l'eau de la vaste mer
Ne lavera pas la souillure!

On sourit pourtant, voyez-vous?
Parfois les belles indolentes
Gardent leurs regards les plus doux
Pour les héros aux mains sanglantes.

14 décembre 1883.

XX

CENTIÈME

On a soupé chez Formosa :
La mode est à la poésie.
On verra nourris d'ambroisie
Les rimeurs qu'on martyrisa.

Quoi! les beaux vers qu'on méprisa,
Maintenant on s'en rassasie!
On a soupé chez Formosa :
La mode est à la poésie.

Ainsi nous pourrons, sans visa,
Admirer à la frénésie
Hugo, dont l'esprit s'extasie,
Et Shakspere et Kalidasa!
On a soupé chez Formosa.

14 décembre 1883.

XXI

BALLARD

Il est mort. Destinée obscure.
Pauvre Yorick! Pauvre Ballard!
Jamais ce brave homme n'eut cure
D'élever le niveau de l'art.

Ce vieil acteur du Vaudeville,
Impassible à son humble rang,
Fut jadis par toute la ville
Aussi connu que le loup blanc.

Éternel comme sainte Thècle,
Sans que jamais on l'augmentât,
Pendant au moins trois quarts de siècle
Il a très bien fait son état.

Très bien. Correctement. Sans faute.
Fechter n'était pas son rival.
Il n'eut pas l'ambition haute
Qu'on le vît en Armand Duval.

Non. Il jouait les domestiques,
Goûtant, courbé sous l'humble loi,
Mille voluptés fantastiques
A tenir ce modeste emploi;

Et tout comme sur une bûche
Que dévore le feu charmant,
Sur ses deux jambes la peluche
Fleurissait naturellement.

Comme Ruy Blas, âme livrée
Aux coups du destin abusif,
Lorsqu'il n'avait pas sa livrée
Il était déguisé tout vif.

Humble et fort peu payé, qu'importe!
Un manque de soin le navrait.
On lui disait : Fermez la porte.
Ouvrez la fenêtre. Il l'ouvrait.

Il supporta la vie amère,
Pur de toute défection,
Pour cette idéale chimère :
L'amour de la perfection.

Figure au devoir asservie
Comme un esclave nubien,
Il disait : Madame est servie.
Seulement, il le disait bien.

Hélas! par nulle récompense
Son sort ne fut édulcoré,
Car ce comédien, je pense,
Ne fut même pas décoré.

Et maintenant, comme on le narre,
Ombre éprise encor de son art,
Il sert là-bas, sur le Ténare,
Arnal et madame Thénard.

14 décembre 1883.

XXII

TRANSIGEANTE

Les deux vicomtes à la fois
Courtisaient Rose, fleur hautaine :
En écoutant leurs douces voix
Elle ne fut pas incertaine.

Trouvant le choix trop hasardeux
Ou craignant ceux qu'on désespère,
Elle les a pris tous les deux
Et maintenant ils font la paire.

C'est que, folâtre en son printemps,
Rose qui rit n'est pas de celles
Qui peuvent demeurer longtemps
L'âme par terre — entre deux selles.

14 décembre 1883.

XXIII

PHILOSOPHIE

Tout là-bas, sur un boulevard
Peuplé de spectacles risibles
Qu'admire le passant bavard,
On vous fait voir les Invisibles.

Eh quoi! dans une goutte d'eau,
Tant de serpents et de molosses
Hideux et traînant leur fardeau!
Tant d'abominables colosses!

Monstrueux, diffus, contournés,
Sombre et tragique phénomène,
On pourrait croire qu'ils sont nés
Dans le récit de Théramène.

Car c'est en replis tortueux
Que leur croupe aussi se recourbe.
Tout en eux est tumultueux :
Ailes, écailles, regard fourbe.

Et géants altérés de mort
Avec leur gueule ruisselante,
Tout cela se mange et se mord
Et s'éventre dans l'eau sanglante.

De combien de ces gouttes d'eau
Se compose une mer profonde
Soulevant son épais rideau,
Et que d'océans dans un monde!

Et qui se meut dans l'infini
Sans cieux, sans limite et sans voiles?
Un troupeau toujours rajeuni
D'astres, un tourbillon d'étoiles.

Des mondes, pour un seul témoin
Pressant leurs courses vagabondes.
Plus loin? Des mondes. Et plus loin?
Toujours, toujours, toujours des mondes.

Tous ces univers radieux
Vont dans l'éther clair et terrible
Menés par des troupeaux de Dieux
Qu'à son tour mène un fouet horrible;

Emportés dans l'éternité
Qui ne peut être dépensée,
Par le calme rythme enchanté
Né dans l'immuable pensée;

Effarés, dociles, ayant
Pour but d'obéir à la Cause.
Oh! dans cet ensemble effrayant
Que Turlurette est peu de chose!

21 décembre 1883.

XXIV

ESCRIME

Chez nous l'Éternel Féminin
A pris un essor léonin.
Les femmes les plus délicates
Sont avocates.

D'autres, ayant le charme empreint
Sur leur font, dont nous n'avions craint
Que les œillades assassines,
Sont médecines.

Celles-là, dont le vent mutin
A follement, dès le matin,
Baisé les boucles et les tresses,
Sont les peintresses.

Celles-ci, cœurs inexpliqués,
Mettent en rythmes compliqués
Leurs mélodieuses tristesses
De poétesses.

D'autres par l'esprit le plus fin
Nous ravissent. D'autres enfin,
Et certes ce n'est pas un crime,
Font de l'escrime.

Elles en font même très bien.
Carolus Duran ne sait rien
Vraiment que désormais ignore
Ninette ou Laure.

Ces tireurs, qu'Amour effleurait,
Tiennent maintenant le fleuret,
Enchaînant avec mille charmes
Leurs phrases d'armes.

Que n'as-tu pu voir, ô Balzac!
Leurs ripostes du tac au tac,
Leur jeu correct et leur mimique
Académique!

Aussi bien que l'homme hideux,
Elles savent faire : Une! Deux!
Quant à leurs attaques d'allonge,
C'est comme un songe!

Qu'elles mènent agilement
Les changements d'engagement!
Quand un homme est leur adversaire,
Mon cœur se serre.

Car bien vite mécontenté,
Il est toujours au fond tenté
De *tomber aux pieds de ce sexe*
Et, tout perplexe,

Il se sent devenir poltron
A voir frémir sous le plastron,
Comme une cruelle épigramme,
Un sein de femme.

21 décembre 1883.

XXV

RUE DE SÈZE

Dans les clairs salons de la rue
De Sèze, vit l'âme française,
Comme elle est jadis apparue
Sous Louis Quinze et Louis Seize.

Dix-huitième siècle adorable,
Oh! comme avec délicatesse
Il sut avoir la mémorable
Élégance de sa tristesse!

O boîtes d'or, miniatures,
Déités vaguement surprises
Parmi d'idéales natures;
Nymphes des bois dans l'herbe assises;

Satins, étoffes envolées,
Éventails qui semblez suffire
A calmer les Grâces troublées,
Par la caresse de Zéphire;

Calmes et souriants visages
Rythmés, où pas un pli ne bouge
Et qui, parmi les paysages,
Nous charmez, vivants sous le rouge;

Extases de la bucolique,
Frondaisons pleines de mystères;
Églés que le mélancolique
Watteau guidera vers Cythère,

Avec de longs pleurs taciturnes
Je vous suis, et sous les portiques
Je vois couler l'eau de vos urnes,
O bleus paradis poétiques!

Et je vois, dans un vague souffle
De voluptés et de délire,
Pompadour ôtant sa pantoufle
Et du Barry tenant la lyre.

21 décembre 1883.

XXVI

A ZOLA

Pour savourer votre roman,
Je néglige Saint-Arroman
Et Fanfreluche,
Car avec sa vaillante amour,
Votre Pauline est à son tour
Ma coqueluche.

Mais dans ce livre soucieux,
Qui met des larmes dans mes yeux
Et sur ma joue,
On rencontre, mon cher Zola,
Un seul mot qui me désola.
Oui, je l'avoue.

Quand sous les rameaux du pommier
Qui fut dépouillé le premier,
Blanche, elle rêve,
(Peut-être du futur Abel,)
Ce qui fait alors le plus bel
Ornement d'Eve;

Ce que Théophile Gautier
Chanta, savant dans son métier
Jusqu'au sublime;
Par un effroi nauséabond,
Ce que le peintre pudibond
A tort supprime;

Or ou sombre nuit dans les lys
Qui font la beauté de Cypris
Divine et tendre,
Ce qui sied à leur floraison,
Mon ami, vous avez raison
De le lui rendre.

Mais vous, peintre aux accords savants,
Associez les bruns vivants
Avec l'ivoire !
Car bien que la Galigaï
Aux jours de son règne haï
Fût assez noire,

O mon ami, c'est entendu,
Même alors, et dans ce temps du
Maréchal d'Ancre
Dont le sang nous éclaboussa,
On n'a jamais appelé ça :
La tache d'encre !

21 décembre 1883.

XXVII

LA MODE

Oh! les beautés au chaste front!
Tout est bien, si tout est pour elles.
Les robes, cette année, auront
Des franges de fleurs naturelles.

Rien n'est plus fier que les satins;
Mais on complétera le charme
Et la gloire de leurs destins,
Par des violettes de Parme.

Puis on mêlera, pour changer
Des coutumes enfin usées,
Les lilas aux fleurs d'oranger,
Sur le voile des épousées.

Une adroite et savante main
Garnira les robes, de roses,
Et les corsages, de jasmin.
C'en est fait des pierres moroses.

Allez vous cacher, diamants,
Saphirs, chrysoprases, topazes!
Ce ne sont plus vos feux dormants
Qui nous jettent dans les extases.

On verra des fleurs en collier
Qui sur la chair viendront éclore,
Et des touffes, sur le soulier.
Flore sera la joaillière.

Des fleurs sur le front, sur les bras!
Chaque femme sera fleurie.
C'est ainsi que tu reviendras,
Toute consolée et guérie,

Du haut du ciel aérien,
Simplicité que nous lésâmes.
Chez nous on ne verra plus rien
D'artificiel, — que les âmes!

21 décembre 1883.

XXVIII

PETIT NOEL

Le petit à face minée,
Dont l'œil est comme un pâle ciel,
S'approche de la cheminée,
Tout tremblant, le soir de Noël.

Pourtant, la misère et la fièvre
N'ont pas diminué l'air fin
Et spirituel de sa lèvre.
Il est très maigre, et bleu de faim.

Depuis si longtemps qu'il l'a mise,
Traînent les lambeaux décousus
De sa malheureuse chemise.
Oh! dit-il, bon petit Jésus!

Toi sur qui la lumière joue
Et qui souris dans ton berceau!
Je marche pieds nus dans la rue
Et dans la fange du ruisseau.

O petit Jésus adorable,
Que parent de riches colliers!
Si tu veux m'être secourable,
Donne-moi d'abord des souliers.

Des souliers trop neufs pour se taire,
Des souliers qui fassent : Coin! coin!
Et mènent tant de bruit par terre
Qu'on m'entende venir de loin.

Puis, comme toi seul es le maître,
Afin de m'aiguiser les dents,
Bon Jésus, tu pourras peut-être
Mettre un peu de bonbon dedans!

28 décembre 1883.

XXIX

BIBLIOGRAPHIE

Longeant les murs seigneuriaux
Des hôtels dont Paris s'honore,
Les lourds, les sombres chariots
Défoncent le pavé sonore.

Ils encombrent la rue. Où fuir?
O triste revers des ribotes!
Voici leurs longs tuyaux de cuir
Et leurs hommes à grandes bottes.

Le vent glacé dans nos cheveux
Met des caresses dérisoires.
On voit briller de rouges feux
Parmi des tas de choses noires.

Les chariots exorbitants,
Sans attendre que Paris dorme,
Ainsi que des Léviathans
L'offensent de leur masse énorme.

Qu'emportent-ils? N'écrivons là
Aucun mot que le goût rature.
Tiens! c'est bien malin! c'est de la... —
Non, c'est de la LITTÉRATURE!

Oui, ce qui naguère engraissait
La Terre où naîtra, de fleurs ivre,
Le délicieux Avril, c'est
Ce qu'on nomme à présent : UN LIVRE.

Les lourds chariots, pleins de bruit,
Roulent, hideux, sous la rafale,
Épouvantant l'ombre et la nuit,
Et de leurs sombres flancs s'exhale... —

O corolles faisant le guet
Au bord du ruisseau qui murmure!
Aubépine rose et muguet!
Buissons verts où rougit la mûre!

O pâquerettes du chemin,
Où foisonnent des gouttelettes!
O lys, chèvrefeuille et jasmin!
Ames des tendres violettes!

C'est vainement que Sumatra
Devant nos rimes s'extasie :
Hélas! l'avenir nous mettra
Le nez dans notre — poésie.

Car tous braves comme Créquy
Et vainqueurs du dégoût morose,
Nous nommons bravement ce qui
N'est pas la rose : pas la rose.

O déesse en qui tout est pur,
Chaste Nature aux sacrés voiles,
A la chevelure d'azur,
Dont le front est criblé d'étoiles;

Nous te regardons sous tes reins
Sans pudeur réactionnaire;
Nous explorons les souterrains
Aveugles du dictionnaire;

Et par ces temps d'humidité
Où le brouillard nous environne,
On raille ta timidité,
Pâle euphémisme de Cambronne!

28 décembre 1883.

XXX

COMÉDIE FRANÇAISE

Pégase bondit sur les monts
Et s'ébaudit à sa manière.
Art, Comédie, ô fiers démons,
Empoignez-le par la crinière.

Volez à l'immortalité!
Le blanc cheval sans selle y mène.
Il est grave, en réalité,
De vouloir jouer Célimène.

Car il n'est pas bénin, bénin,
Ce beau rôle, fiel et délice.
Il contient tout l'art féminin
Et tout le sac à la malice.

Donc, mademoiselle Marsy
L'a compris. C'est de bon augure.
En son temps, la grande Mars y
Faisait, aussi, bonne figure.

Où se sont enfuis vos printems,
O Mars, Anaïs et Monrose?
Baste! il est bon d'avoir vingt ans
Et l'œil vif et la bouche rose.

28 décembre 1883.

XXXI

DARCIER

Nymphe dont l'œil ébloui
  Semble un diamant,
La Chanson perd aujourd'hui
  Son dernier amant.

Elle ne verra jamais
  Un autre Darcier,
Et ne sait plus désormais
  Que balbutier.

Oh! Darcier! je le revois!
  Le rythme précis
Se dessinait dans sa voix
  Aux sons adoucis.

Pourtant courbé sous le dieu,
  Pâle, ivre de jour,
Il était brûlé du feu
  D'un immense amour.

Peuple, du peuple fourbu
  Dévorant les pleurs,
On eût dit qu'il avait bu
  Toutes ses douleurs,

Et de sa lèvre, ô tourment
  Providentiel !
Pressé douloureusement
  L'éponge de fiel.

Dans ses chants éblouissants
  De haine et d'orgueil,
On entendait les accents
  Des mères en deuil,

Judas, hypocrite et roux,
  Comptant ses écus,
Et les sanglots de courroux
  De tous les vaincus.

Tous ces martyres hurlants,
  Tous ces pleurs, l'affront
D'Ève, dont les flancs sanglants
  Toujours saigneront;

Il en voulait en effet
  Prendre la moitié,
Car ce génie était fait
  Surtout de pitié.

On entendait dans sa voix
  Qu'en vain nous pleurons,
Des Marseillaises, parfois
  Des bruits de clairons,

Le cri de la Vérité
  Superbe et fatal
Et le regret irrité
  Du sombre Idéal.

Aussi parmi nous fut-il,
  Et nul n'a dit : non,
Un artiste fier, subtil,
  Digne de ce nom,

Donnant, ce consolateur,
Pour nous enchanter,
Le spectacle d'un chanteur
Qui savait chanter!

28 décembre 1883.

XXXII

JOUR DE L'AN

Fillette rose et fier bandit
Et douces têtes blondes,
Les petits enfants nous ont dit,
Menant leurs folles rondes :

Nous voulons bien de beaux joujoux,
Des Pierrots aux prunelles
De turquoise, et des Chinois fous
Et des Polichinelles;

Et les bébés à l'air mutin
Qui disent deux paroles,
Et la cuisine du festin
Avec ses casseroles;

Nous voulons bien les vrais fusils
Qu'on charge avec des balles,
Et les Paillasses cramoisis
Qui choquent leurs cymbales;

Pour nous promener dans les bourgs
Avec des escopettes,
Nous voulons bien de vrais tambours
Et de grandes trompettes;

Nous voulons l'arbre aérien,
Dont jamais rien ne bouge
La frisure, et nous voulons bien
Le village tout rouge;

Nous voulons bien mettre d'aplomb
Dans leurs poses classiques
Les jolis régiments de plomb
Que mènent des musiques;

Nous voulons par des jeux nouveaux
Réjouir nos cervelles;
Nous voulons bien les grands chevaux
Avec leurs manivelles;

Nous voulons des bonbons fondants,
Et d'autres plus étranges
Avec de la crème dedans,
Qui sont faits pour les Anges ;

Et les animaux de sapin,
Le Coq à l'air bravache,
La Chèvre et le petit Lapin
Et le Bœuf et la Vache ;

Nous voulons le Cerf et l'Élan,
Et tout ce qui compose
Nos étrennes du Jour de l'An,
Où pour nous tout est rose ;

Donnez-nous les plus beaux joujoux,
Les jardins, les garennes :
Mais, ô petits parents, c'est nous
Qui sommes vos étrennes !

28 décembre 1883.

XXXIII

PAS DE NEIGE

Paris, lorsque vient la froidure,
Aime, pendant la saison dure,
A s'orner de martre et de vair.
Désireux d'embellir ses fêtes
Par toutes ces toisons de bêtes,
Il a dit au bonhomme Hiver :

O vieil Hiver, père des glaces!
Qu'il neige sur mes larges places
Et sous mes horizons étroits,
Comme là-bas, dans la Norvége,
Pour que je voie un peu de neige
En mil huit cent quatre-vingt-trois!

Oh! que la neige, de son lustre,
Blanchisse mon bitume illustre,
Pour que, poète essentiel,
Je compare, en mes épigrammes,
La neige et les lys de mes femmes
Avec les lys tombés du ciel!

Tel, rêvant que sa face usée
Fût blanche comme une épousée,
Paris, en son désir goulu,
Demandait que la neige pure
L'enveloppât de sa guipure.
Le vieil Hiver n'a pas voulu.

Il a dit : O ville de Flore,
Qui toujours vois tes lys éclore
Et tes diamants refleurir;
Ville folle, heureuse, adulée,
Pour toi la neige immaculée?
Allons, tu t'en ferais mourir!

Quoi! tes histrions et tes grues
Sous leurs semelles incongrues
Fouleraient la neige au flanc pur,
La neige, divine pucelle,
Dont l'âpre candeur étincelle
Sous les caresses de l'azur!

Non. La neige avec orgueil touche
Les champs nus où l'été farouche
Faisait ruisseler des épis
Qui sont la joie et la richesse.
Mais toi, courtisane et duchesse,
Marche sur les riches tapis.

La neige est faite pour les cimes
Où nous, les Dieux, nous nous assîmes;
Pour les monts, où la Vérité
N'entend pas de sourdes huées,
Et voit déchirer les nuées
Par le vol de l'aigle irrité.

Toi, promène-toi dans la boue ;
Et, plus tard, quand le soleil joue,
Dans tes bois aux sentiers fleuris.
Mais quant à la neige divine,
Je la garde pour la ravine.
Tu t'en ferais mourir, Paris.

Laisse au chamois la neige blanche.
Mais toi, peureux de l'avalanche,
Au son du luth et du hautbois
Dont la molle chanson t'effleure,
Foule, suivant le jour et l'heure,
Ta pourpre, ou ton pavé de bois !

4 janvier 1884.

XXXIV

... ON LES HONORE

Philis, quand le vôtre fleurit,
Montrant sa blancheur, souffletée
Par le zéphyr, subtil esprit,
Dans la robe décolletée;

Colline que jouxte un ravin,
Lorsqu'il apparaît dans le groupe
Des lys purs, tel qu'un Grec divin
L'eût pris pour moule de la Coupe;

Quand, suavement exigu,
Trésor que la lumière arrose,
Rougit sur son sommet aigu
Un folâtre bouton de rose;

Oh! combien, sans comparaison,
Dans sa blonde neige endormie,
On le préfère avec raison
A — celui de l'Académie!

4 janvier 1884.

XXXV

POLITIQUE

Oui, Misère est toujours Misère,
Pâle, avec son rictus affreux.
Ainsi que les grains d'un rosaire,
Ses jours se ressemblent entre eux.

Oui, le pauvre est le pauvre. Jeune
Ou vieux, malgré ses appétits,
Après le dur travail, il jeûne
Avec sa femme et ses petits.

Pour lui le bonheur est un mythe.
Il est le vrai souverain ; mais
Quand verra-t-il dans sa marmite
Un morceau de viande? Jamais.

Et les petits, dont le ciel aime
Les doux sourires familiers,
— Noir et mystérieux problème! —
Vont en loques et sans souliers.

Et, cependant, la forte-en-gueule
Qui ne revient pas du Lignon,
La Politique, peu bégueule,
Hurle et se crêpe le chignon.

La mégère met sur ses hanches,
Parterre aux maigres floraisons,
Ses deux mains qui ne sont pas blanches;
Et, faute de bonnes raisons,

Forte à la savate, inaugure,
Pour tomber son godelureau,
Le vif coup de pied de figure,
Et le coup de front du taureau.

Rires. Clameurs. Effroi. Tumulte.
On dirait qu'on fouette un marmot.
— A Chaillot! — C'est nous qu'on insulte!
— Vous allez retirer le mot!

Et le prix du combat sinistre
Flotte, vaillamment disputé.
On s'explique. — Va donc, ministre!
Ohé! va donc, toi, député!

La Politique, fière, en somme,
De ne jamais amnistier,
Bavarde et se trémousse comme
Un diable dans un bénitier.

Elle unit, en ses turlutaines,
L'éloquence de feu Dupin
Avec celle de Démosthènes.
C'est un beau spectacle. — ET DU PAIN?

4 janvier 1884.

XXXVI

MAURICE BOUCHOR

J'ai lu de Maurice Bouchor
Un livre intitulé : L'AURORE.
Non, jamais sur la lyre d'or
Un chant plus beau ne sut éclore.

Le poète prend son essor,
Caressant la corde sonore,
Et sous ses doigts, comme un trésor,
S'épanouit la métaphore.

Sorti de l'étroit corridor
Où le doute amer nous dévore,
Il marche, comme un jeune Hector.
L'Orient enflammé se dore.

Lui, naguère fier matador,
Il s'éveille, il voit, il adore,
Toujours plus haut sur le Thabor,
Plus près de la lumière encore!

Et, dans le rougissant décor,
La pourpre, que le ciel arbore,
Éclate, comme un chant de cor,
Et la pâle Nuit s'évapore.

4 janvier 1884.

XXXVII

LA LISEUSE

Dans la chambre est assise,
Mollement indécise,
Une dame aux yeux verts
  Qui lit des vers.

La clarté de la lampe
Vient jouer sur sa tempe,
Et fait briller ses yeux
  Mystérieux.

A côté d'elle éclate
Une fleur écarlate,
Dans un mince et changeant
  Vase d'argent.

Le chat qu'elle protège,
Aussi blanc que la neige,
Rêve sur des coussins
  Aux grands dessins.

Sur les chenets de l'âtre
Rit la flamme folâtre
Et s'embrase le feu
  Vermeil et bleu.

Dans tout ce qui l'entoure
La Liseuse savoure
Les beaux luxes qui font
  L'oubli profond.

Elle boit la meilleure
Tranquillité de l'heure,
Ainsi que les gourmets
  Un doux vin. Mais

Tout à coup, quelque chose
Touche sa bouche rose
Et baise, en mille jeux,
  Son sein neigeux.

Quel est l'esprit farouche
Qui baise cette bouche
Et palpite, ingénu,
  Sur le sein nu?

C'est la belle Strophe ivre
Qui s'échappe du livre,
En arrachant son flanc
  Du feuillet blanc,

Et s'évade frivole,
Et vole, vole, vole,
Murmurant à l'entour :
  Amour! Amour!

Sous la folle caresse
Troublée en sa paresse,
La songeuse qui lit
  Soudain pâlit;

On voit, pleine d'extase,
Tressaillir dans le vase
Même la fleur de sang;
  Et le chat blanc

S'étire dans le vide,
Ouvre sa bouche avide
Et laisse voir les dents
  Qui sont dedans,

Sentant, subtile bête!
Qu'au-dessus de sa tête,
Près de son fin museau
  Passe un oiseau.

4 janvier 1884.

XXXVIII

MUSIQUE FRANÇAISE

Où vous en allez-vous encore?
Vous ne vous reposez jamais,
Pâles voyageurs que décore
La blanche neige des sommets.

Franchissant les collines bleues
Et les fleuves démesurés,
Vous avez fait cent mille lieues
Sous les vastes cieux azurés.

Vous avez subi des épreuves,
Tourmentés comme les roseaux,
Et parmi vos barbes de Fleuves
S'envolent des petits oiseaux.

Où vous en allez-vous encore?
Dans vos yeux sont associés
L'éclat rougissant de l'aurore
Et le froid reflet des glaciers. —

Nous fuyons, troupeau qui s'effare
Sous le fouet des exils amers,
Et dans la nuit cherchant un phare,
Nous traversons les grandes mers.

Nous enjambons la triste lande.
Nous avons dit : Allons-nous-en!
Nous nous en allons vers l'Islande,
Où l'on trouve peut-être Han.

Vers la Pologne, vers l'Afrique!
Notre effréné caprice y va.
Tout là-bas, vers l'Inde féerique
Où règne le sanglant Siva!

Enchanteurs du monde physique,
Nous sommes les marchands de sons,
Les compositeurs de musique,
Et nous nous évanouissons;

Nous disparaissons dans la brume,
Sur la Jung-Frau, sur les Balkans,
Et dans la Sicile où s'allume
La gueule rouge des volcans;

Nous nous en allons chez les Kurdes
(Vaucorbeil, tu nous le paieras!)
Et dans tous les pays absurdes,
Faire jouer nos opéras.

11 janvier 1884.

XXXIX

ÉDOUARD MANET

Ce riant, ce blond Manet,
De qui la grâce émanait,
Gai, subtil, charmant en somme,
Dans sa barbe d'Apollon,
Eut, de la nuque au talon,
Un bel air de gentilhomme.

Son mal fut celui des forts.
Il voulait s'égarer hors
De la route coutumière
Et vivre avec les esprits.
Il eut le tort d'être épris
Du jour et de la lumière.

Belle Ève blonde à l'œil noir,
Il voulait te faire voir
Parmi l'air que tu respires,
Et dégrafer ton collier
Ailleurs que dans l'atelier.
On a fait des crimes pires.

On l'adore, on l'a banni.
Il n'avait mérité ni
Cet excès d'honneur, ni cette
Indignité. Le public
A sa manie et son tic
Et ne voit qu'une facette.

Que l'artiste, esclave et roi,
Aime la Peinture, ou toi,
Chaste Muse enchanteresse
Dont le front m'éblouissait,
Quand on part, l'important, c'est
D'avoir chéri sa maîtresse.

11 janvier 1884.

XL

CLOVIS HUGUES

Les députés ont de ces fugues !...
Ils sont une meute aux abois.
Donc, ils ont chassé Clovis Hugues,
Comme un sanglier dans les bois.

Tels des vieux, tombés en enfance.
En lui criant : *Vade retro!*
Ils le chassent, avec défense
De porter le nom de Pietro.

La Chambre ingénue et profonde
Arrache de son sein Clovis,
Pour assurer la paix du monde.
Para bellum, si pacem vis.

Enfants, mangez des prunes d'ente! —
Loin des vertigineux lambris
Clovis a dû fuir. Comme Dante,
Il est exilé... dans Paris!

Hier encore il était membre.
Il ne l'est plus. Destins railleurs!
Il n'entre jamais dans la Chambre,
Hélas! Ni moi non plus, d'ailleurs.

Misérable porteur de lyre,
Il n'entendra pas, longs ou courts,
Ainsi que des chiens en délire
Aboyer les vagues discours.

Oisif après ces catastrophes,
Et portant le suprême affront,
Il caresse les belles strophes
Ayant des rimes sur le front.

Passant inutile, poète,
Échanson des généreux vins,
Il entend frémir dans sa tête
Les ailes des rythmes divins;

Il s'unit au peuple, à la foule,
Plein de pitié, baigné de jour,
Bercé par cette grande houle
D'où sort un long sanglot d'amour ;

Il mêle à sa voix forte et pure
Les soupirs, les cris douloureux,
L'hymne effaré de la nature
Et la plainte des malheureux;

Ame que tout espoir enchante
De sa tragique passion,
Il s'extasie, il rêve, il chante... —
Il n'a plus de profession.

11 janvier 1884.

XLI

PITIÉ SUPRÊME

Dans les journaux singuliers
Qui lui sont particuliers,
La Mode, à ce qu'il paraît,
Dicte un arrêt.

Plus d'Invisibles! et plus
D'épais voiles superflus.
La reine du falbala
Change cela.

Les corsages, cet hiver,
Seront, pour ravir l'enfer
Si vous le leur permettez,
Décolletés.

Près du tissu blanc, ou noir,
Ou rose, ils laisseront voir
La blancheur et le dessin
Charmant du sein.

Les uns, spectacle inouï
Fait pour Rubens ébloui,
Montreront, dans le velours,
De beaux seins lourds.

D'autres songent, érudits,
Aux pommiers du paradis,
Et c'est un joli sein rond
Qu'ils montreront.

D'autres, baisés par le vent,
Montreront ce que souvent
Les Déesses n'ont point eu :
Un sein pointu.

Et dans un but assassin,
D'autres montreront un sein
Délicieux et très pur,
Quoique moins dur.

D'autres, venant à leur tour,
Montreront ce fruit d'amour :
Des seins fauves et dorés,
Mais adorés.

Et les yeux s'enivreront.
D'autres, enfin, montreront
(Oh! ma pitié les absout!)
Quoi? Rien du tout.

11 janvier 1884.

XLII

COMÉDIENS

Dans un chariot, sur la place
Où Mangin vendait ses crayons,
Casqué, poli comme une glace,
Dans la gloire et dans les rayons;

Un autre guerrier, qui se hâte
Sous la pluie et ses arrosoirs,
Vend avec orgueil une pâte
Pour faire couper les rasoirs.

Et moustachu, nullement glabre,
Ingénieux à copier,
Il découpe avec son grand sabre
D'étranges portraits en papier.

Mais tout est changé, hors le site!
Mangin, le héros sans remords,
A vu le flot noir du Cocyte.
Il est au rivage des morts.

Car suffit-il d'avoir le casque
Et le sabre, farouche engin,
Pour s'écrier d'un ton fantasque :
Je suis Ajax! Je suis Mangin!

Non, c'en est fait. Le cours des astres
Emporte dans ses flots vermeils
Les triomphes et les désastres
Des Césars et des Rois-Soleils.

Mais l'Histoire en vain se dépite
En embrouillant son écheveau,
Et la foule se précipite
Vers le comédien nouveau.

Comédien? Eh oui, sans doute!
Malgré les anges gardiens
Qui voudraient guider notre route,
Nous sommes tous comédiens.

Ayant la Mort pour spectatrice,
Tous, frappés du même fléau,
Nous jouons Hamlet et Jocrisse;
Quelques-uns font les Roméo.

Tel, de qui la folie est douce,
Met sur sa poitrine un paillon,
Et parmi sa perruque rousse
Voltige un vague papillon.

Telle, aux allures inhumaines,
Pour laquelle nous ergotons,
Joue en riant les Célimènes,
Et telle autre fait les Gothons.

Tous, Frédéricks élémentaires,
Hypothétiques Beauvallets,
Font les Dieux, les rois, les notaires,
Les bouffons, les Turcs, les valets.

Tel fait le capitan farouche.
Moi-même, coiffé, sans humeur,
Du noir béret de Scaramouche,
Je joue un antique rimeur,

Déjà courbé par l'âge impie
Et par son souffle meurtrier,
Qui tousse et fait de la copie
En remâchant un vieux laurier.

11 janvier 1884.

XLIII

LES BOITES

Les Chiffonniers silencieux
Sur la terre d'ombre inondée
Allaient, en regardant les cieux,
Comme des pâtres de Chaldée;

Et leur crochet aérien,
Qui dans tous les tas savait mordre,
Faisait quelque chose de rien
Et de l'ordre avec du désordre.

Toujours distribuant les sorts,
Ils séparaient, en flots contraires,
Les squelettes de harengs saurs
D'avec les essais littéraires.

Ils ne mêlaient pas, sans retour,
La rose où sont des gouttelettes
Et les chers souvenirs d'amour,
Avec les os de côtelettes.

Mais que la perte des vaincus
Semble laide en principe, ou belle,
Ces jours d'autrefois sont vécus.
Grâce à notre préfet Poubelle,

Galons, casserole, pipeau,
Vieux clous, pot au lait de Perrette,
Lapins n'ayant plus que la peau,
Tessons de verre et d'opérette;

Romans estampés sur le vif,
Où des amantes névrosées
Que ploie un râle convulsif,
Ont semblé, dans la Nièvre, osées;

Chapeaux défoncés par un choc,
Livres d'histoire élémentaires,
On emportera tout, d'un bloc,
Dans les boîtes réglementaires.

18 janvier 1884.

XLIV

LES GRIMACES

La Vérité de son puits
Sort, et puis
Dans leur splendeur ingénue
Montrant son sein et son flanc
De lys blanc,
Apparaît, superbe et nue.

Mais aussitôt, les satins
Des catins
Se hérissent d'épouvante,
Et ce peuple en falbala
Traite la
Nymphe, comme une servante.

Malgré sa noble fraîcheur,
La blancheur
De ces poudrederizées
Obscurcit les purs accords
De son corps,
Dont elles font des risées.

Fi! disent-elles. Pour nous,
Fronts si doux,
Quel deuil que ce jaune ivoire!
Elle n'a donc ni pudeur
Ni candeur!
La vilaine, qu'elle est noire!

En sa toilette, aucun art!
Pas de nard,
Et le seul zéphyr la gante.
Sa croupe même est en vrai!
Sans délai
Chassez-moi cette arrogante.

La Nymphe au regard divin
Tâche en vain
D'apaiser tout ce tumulte;
Avec un grand cri moqueur,
Tout le chœur
Des filles roses l'insulte.

Ce qu'il vous faut encor, c'est
Un corset,
Disent-elles. Nous, vos dupes!
Nenni. Pour avoir du chic
En public,
Vous manquez par trop de jupes.

Non, ce qui plaît et fleurit
Pour l'esprit,
C'est la robe, quand on l'ouvre.
Belle affaire, un sein vivant!
On en vend
Aux Grands Magasins du Louvre.

Cachez-le, votre corps beau,
Ce corbeau
Près de nos blancheurs de cygne!
Impudente, détalez.
Vite, allez
Mettre une feuille de vigne!

18 janvier 1884.

XLV

JUSTE RETOUR

Rouges, roses, criant de joie,
Vêtus de velours et de soie,
Des petits garçons, chœur charmant
D'espérances réalisées,
Courent dans les Champs-Élysées,
Près de la vasque au flot dormant.

On dirait des fils de princesse.
Mais bien vite leur gaîté cesse
Devant un spectacle imprévu.
Un groupe de petites filles
Toutes pâles sous leurs guenilles,
Hélas! voilà ce qu'ils ont vu.

Le vent rougit leurs omoplates.
On voit de leurs mornes savates
S'évader, comme un noir filou,
Le pied nu de ces vagabondes,
Et leurs cheveux, tignasses blondes,
Sont peignés au moyen d'un clou.

Les pauvres traîneuses de loques
Ont admiré les belles toques
Et les blonds cheveux des garçons,
Et contemplent, un peu jalouses,
Le velours doré de leurs blouses,
Où le zéphyr met des frissons.

Leurs prunelles s'emparadisent.
Mais les beaux petits garçons disent,
Courant, comme de jeunes daims
Parmi le vert gazon des plaines :
Comment laisse-t-on ces vilaines
S'égarer dans les beaux jardins?

Or, s'attristant à leurs folies,
La vieille marchande d'oublies
Vient et leur parle. Elle a cent ans,
Et dans le fond de ses yeux vagues
Errent, pressés comme des vagues,
Les spectres des anciens printems.

Oh! dit-elle, chérubins roses,
La sagesse aux clartés moroses
Est ce dont je vous fais présent.
Ces fillettes aux dents pointues
Seront, quelque jour, mieux vêtues
Que vous ne l'êtes à présent.

Tout arrive, en ce monde infirme.
Un jour viendra, je vous l'affirme,
Où ces Gothons et ces Margots
Vous siffleront comme des merles
Et, pour rire, fondront vos perles
Dans leur vin de Château-Margaux.

Les diamants à leurs oreilles
Pendront, comme la grappe aux treilles.
Alors le temps aura marché,
Et c'est vous, ô jeunes microbes,
Qui leur achèterez des robes
Chez les Worths, plus cher qu'au marché !

18 janvier 1884.

XLVI

DANS LE MONDE

Amené, jeune et plein d'espoir,
A la fête que donne Adèle,
Luc, charmant dans son habit noir,
Se demande ce qu'on a d'elle.

Ébloui comme l'étourneau,
Il voit se presser sous les lustres
En fleurs, venus de Murano,
Un tas de bonshommes illustres.

Les femmes aux fronts querelleurs
Ressembleraient aux jeunes mères
D'un tas de Cupidons voleurs,
Avec leurs croupes de Chimères.

On s'amuse, ou l'on fait semblant.
Tout, dans cette fête, respire
Le mystère doux et troublant.
On dirait que l'on y conspire.

Oh! que d'invités! Quelques-uns
Disent des paroles sans queue
Ni tête. Des flots de parfums
Montent dans l'atmosphère bleue.

Et partout, sous ce voile bleu
Qui ravirait les coloristes,
On voit des diamants de feu
Et des seins nus et des yeux tristes.

Une femme au sourcil courbé
Comme un arc, dont on s'émerveille,
Appelle un ministre : Bébé,
Et deux collégiens : Ma vieille.

A tout ce poème diffus
Voulant comprendre quelque chose,
Luc s'adresse d'un air confus
A sa belle voisine Rose,

Qui met des cœurs dans ses prisons.
Timide, il s'est penché vers elle
Au point d'effleurer ses frisons.
Oh! lui dit-il, mademoiselle,

Guidez mes esprits, éblouis
Par votre chevelure blonde.
Ici, je vois bien que je suis
Dans le monde. Mais dans quel monde?

J'ai fait ce rêve étrange et doux :
Conduire à travers la Bohème
Un bel être pareil à vous.
Est-ce ici le monde où l'on aime?

Sur ma lèvre, un vol de baisers
Qui voudraient fuir vers votre joue,
S'enivre de ses tons rosés.
Est-ce ici le monde où l'on joue?

Mais si vous le voulez, je veux
Trouver la tristesse meilleure.
Je sens frissonner vos cheveux.
Est-ce ici le monde où l'on pleure?

Ou, si vous le voulez aussi,
J'aime la joie et son délire.
Répondez, madame, est-ce ici
Le monde où l'on se tord de rire?

Rose écoute ces mots ardents
Et regarde, presque touchée,
Le jeune ingénu, dont ses dents
Feraient à peine une bouchée.

Rose qui connaît tout, le suc
Des poisons, le goût de la lie
Et tout le reste, dit à Luc,
En levant ses yeux d'Ophélie,

Ses pâles yeux diamantés
Où frissonne un tragique rêve :
Jeune homme, allez-vous-en. Partez.
C'est ici le monde où l'on crève!

18 janvier 1884.

XLVII

GALATEA

Pailleron, ce vrai sage,
Est donc, selon l'ancien
Usage,
Académicien !

Son discours, où tout sonne
Comme l'or, n'a lésé
Personne :
Prodige malaisé !

Chez lui l'esprit abonde,
Et s'il ravit et prit
Le monde
Que charme encor l'esprit,

C'est qu'avec sa folie
Chantant sous le ciel bleu,
Thalie
Est toujours dans son jeu;

Et tendrement folâtre,
A l'Institut comme au
Théâtre,
La Nymphe au vert rameau,

Légère sur les planches,
Lui sourit avec ses
Dents blanches,
Et le mène au succès.

C'est bien, Académie,
D'avoir en ton giron,
Ma mie,
Accueilli Pailleron;

Mais plus d'un, à cette heure,
Pour vous brûle d'amour
Et pleure.
Madame, à qui le tour?

Veuve souvent trompée,
Ne poussez pas à bout
Coppée,
Ni le subtil About.

L'un célèbre (il est nôtre!)
Marguerite au rouet,
Mais l'autre
Est un fils d'Arouet.

Sans qu'on vous morigène,
Si le choix hasardeux
Vous gêne,
Prenez-les tous les deux.

Ah! cette Académie,
Dans son rêve indolent
Blêmie!
Si l'homme est un volant,

Elle tient la raquette!
Être plus qu'il ne faut
Coquette,
Est son plus cher défaut.

Tenez! voyez-la! comme
Elle jette, en riant,
La pomme
A qui va la priant!

Puis, montrant ses épaules,
Vite, elle s'enfuit vers
Les saules,
Ses cheveux de travers.

Pourtant elle a beau geindre!
Si l'adroit amant sait
L'atteindre,
Sans demander qui c'est,

Et l'a prise et meurtrie,
Quoiqu'elle entre en courroux
Et crie :
Pour qui me prenez-vous?

Elle a beau se défendre
Et conter son roman
Si tendre,
Et s'écrier : Maman!

Si l'amant, toujours ferme
Et sachant tout oser,
    Lui ferme
La bouche d'un baiser;

La jeteuse de pomme
Dit, en ouvrant ses bras :
    Cher homme,
Fais ce que tu voudras!

25 janvier 1884.

XLVIII

QUEL DAIM ?

Les dames, à ce qu'on assure,
Par un revirement soudain,
Porteront bientôt, pour chaussure,
Des bottines en peau de daim.

Et bien que l'esprit s'accommode
Mal de ce projet fabuleux,
Ces mêmes reines de la mode
Mettront à leurs mains des gants bleus.

Telles on les verra, mutines,
S'égarer dans le clair jardin.
Quoi ! des gants bleus ! Et des bottines
En peau de daim ! Mais de quel daim ?

O grand Bossuet qui t'envoles,
Depuis toi, nous parlons bien mal.
Le daim, en nos langues frivoles,
N'est pas toujours cet animal

Doux et gracieux, qui s'effare
Et boit dans la source au flot clair,
Tandis que l'horrible fanfare
Jette un cri de cuivre dans l'air.

Non. Le mot que sans doute ignore
Chateaubriand, comme Baïf,
Se transforme et désigne encore
Le bon jeune homme au cœur naïf

A qui les Ève éternelles,
Avec un aplomb très hardi,
Font voir, pour charmer ses prunelles,
Des chandelles en plein midi.

Belles dont les yeux en amande
S'éclairent d'un rayon soudain,
En quel sens, je vous le demande,
Prenons-nous ici le mot : Daim?

Quoi ! les princesses de nos fêtes,
Que sans cesse adule Paris,
Auront-elles des bottes faites
Avec la peau de leurs maris ?

Ou bien ces bottes, que décore
Une boucle de diamants,
Seront-elles faites encore
Avec la peau de leurs amants ?

Quant aux gants bleus, la femme forte
Disant toujours : Fais ce que dois,
Voudra sans doute, de la sorte,
Avoir l'azur au bout des doigts.

Et lorsque déroulant sa gamme
Aux genoux d'une Alaciel,
L'amant dira : Je veux, madame,
Le paradis, je veux le ciel ;

La magicienne enchantée
Près du Chérubin qui songeait,
Dira, tendant sa main gantée :
Prenez, monsieur, voici l'objet !

25 janvier 1884.

XLIX

TROP DE TEMPS

Acteurs mélodieux
Qu'un sage évite,
De grâce, au nom des Dieux,
Parlez plus vite.

Ah! soyez pétulants!
Marchez, statues!
Mais vous êtes plus lents
Que des tortues.

Lui qui voudrait fuir vers
Les cieux farouches,
Le vers ailé, le vers
Meurt sur vos bouches.

Les drames sont troublés
Entre vos griffes,
Et tous vous ressemble
A des pontifes.

Car, étant officiers
D'académie,
Tous vous officiez,
L'âme endormie.

Vous bravez le courroux
Du bleu Permesse,
Et l'on croirait que vous
Dites la messe.

Hâte-toi, damoiseau
Trop bénévole!
La Muse est un oiseau
De feu, qui vole,

Et fuit au ciel obscur,
Dans l'ombre immense
Où le gouffre d'azur
Est en démence.

Elle brave les cris
Et les huées,
Et lit les mots écrits
Dans les nuées,

Et du vague Inconnu
Perce les voiles,
Et plonge son front nu
Dans les étoiles.

Suivant l'aigle aux yeux clairs
Jusqu'à son aire,
Elle atteint les éclairs
Et le tonnerre.

Mais toi, bourreau têtu,
Dont le pied marche
Toujours, comme si tu
Portais une arche;

Tu vas embarrassé,
Traînant la guêtre,
Comme un chien harassé
Qui suit son maître

Et peine, et sent encor
Gonfler sa rate,
Et sur le sable d'or
Traîne la patte!

25 janvier 1884.

L

INITIALES

Othello dit bien : C'est la cause.
La cause, ô mon âme ! Plus ça
Change, plus c'est la même chose,
Et vainement le temps passa.

X. fait les vers, toujours de même.
Jamais dans les temps reculés,
On n'a vu, comme en son poème,
Autant de tropes éculés.

Si jamais il faisait des bottes,
Chacun s'écrierait : Ça, bottier !
O Muse, en ses vers tu barbotes :
Il rime comme un sabotier.

Y., la très ancienne blonde,
Qui pourtant n'a pas débridé,
Voudrait encor montrer au monde
Les plis de son vieux cœur ridé.

Racorni comme la corolle
D'une rose après les festins,
Z. traite toujours sa parole
Comme il fait des autres catins;

Et baissant son regard oblique
Empli de ténébreux desseins,
Il voit cette fille publique
Et lui crache entre les deux seins.

Ces malheureux, ivres de lie,
Souffrent leurs supplices grossiers;
Mais monsieur Grévy les oublie. —
Il ne les a pas graciés.

25 janvier 1884.

LI

BON MATIN

Au matin, Elle entra chez Guy,
Pâle, ayant pourtant l'air d'être aise,
Belle, avec un air alangui,
Dans sa robe couleur de fraise.

Dans la maison, qui se soumit,
Elle entra comme une voisine,
Et tout de suite, Elle se mit
A fourrager dans la cuisine.

O doux régal que parfois j'eus!
Avec de jolis airs tartuffes,
Elle arrosa d'un très bon jus
Des œufs du jour, brouillés aux truffes,

Et les servit. Guy déjeuna,
Trouvant le destin peu sévère.
Ainsi qu'aux noces de Cana,
Un vin rose empourprait son verre.

Puis, tandis qu'il en savourait
Jusqu'aux dernières gouttelettes
Qu'un rayon de soleil dorait,
Elle servit les côtelettes.

Ayant sur ce point triomphé
Sans chiffonner sa collerette,
Tandis que Guy prit son café
En fumant une cigarette,

Pour achever l'enchantement,
Elle prit un bel exemplaire
Du livre, et lut très lentement
Quelques strophes de Baudelaire.

Puis elle joua du Wagner
Au piano, montrant le lobe
D'une oreille rose, et dans l'air
Volaient les parfums de sa robe.

Elle s'agenouilla. Ses yeux
Disaient toutes sortes de choses,
Et Guy, se roulant dans les cieux,
Baisa longtemps ses lèvres roses.

Et dans son bonheur affermi
Comme un roi jeune et plein de gloire,
Il égarait ses doigts parmi
La grande chevelure noire.

Il planait, comme un Séraphin,
Dans le ciel où tout est dictame;
Puis il dit, s'éveillant enfin :
Mais qui donc êtes-vous, madame?

Moi? dit-elle, s'il vous souvient
De votre désir, je suis celle
Que l'on attendait, et qui vient,
Et dont l'œil d'or sombre étincelle.

En ceci, rien d'original.
Tout est simple, dans cette affaire.
J'ai lu l'annonce du journal,
Et je suis la bonne à tout faire!

1er février 1884.

LII

BAL MASQUÉ

On peut voir des yeux de phosphore
Briller au bal de l'Opéra.
C'est bien moins loin que le Bosphore
Et que le faubourg de Péra.

Tous les ennuis sont prosaïques,
Et la vie est un promenoir.
Pourquoi pas sous les mosaïques
Se promener en habit noir?

Plus d'allures dévergondées.
Sur le bel escalier géant
Les gens échangent leurs idées :
Rien du tout, contre le néant.

L'âpre musique des Tziganes,
Pensive comme le Destin,
Étonne et ravit les organes
Agacés par son bruit lointain,

Et jette, comme une caresse,
Dans l'âme de nos Dalilas,
Un vague désir de paresse,
Avec la chanson des guzlas.

Quant au passé, qui sous les lustres
Enchanta notre œil ébloui
Avec ses tordions illustres,
Tout cela s'est évanoui.

Chicard danse dans les étoiles!
Et son plumet tressaille encor
Dans l'azur, et parmi les toiles
De ce vertigineux décor.

Pomaré, chaste en sa démence
Dont jamais nous ne nous lassions,
Danse un cavalier seul immense
Avec les constellations;

Et raillant la lyre thébaine,
Musard aux pâleurs de safran
Agite son bâton d'ébène
Dans le farouche Aldébaran.

Strauss, poursuivi par les huées
Des astres au front curieux,
Emporte au milieu des nuées
Le sombre galop furieux;

Et Gavarni, qui rêve encore
A leurs impudiques ardeurs,
Voit se confondre avec l'aurore
Les pourpres de ses débardeurs.

Masques, danseurs, satins, amantes,
Bacchantes du long corridor,
Mer, dont les vagues écumantes
Se roulaient comme un serpent d'or;

Avec ta face inanimée,
Tu nous apparais, Carnaval,
Comme on revoit dans la fumée
Le spectre d'un combat naval!

1er février 1884.

LIII

UN JEUNE HOMME

Le *Dernier Né* de Monselet
Pousse de grands éclats de rire.
Ah ! pour un vrai démon, ce l'est
On voit bien qu'il a de quoi frire.

Il n'a jamais avec Dante eu
De relation bien intime,
Mais il a trouvé chez Dentu
L'honneur, et l'argent et l'estime.

Le *Dernier Né* de Monselet
Est plein de joie et de caprices;
Ce n'est pas pour boire du lait
Qu'il cherche les seins des nourrices.

Et cependant, ce tout petit
A soif, comme l'Afrique noire,
Et doué d'un large appétit,
Il boit, pour avoir soif de boire.

Il sait par cœur son rituel
Et comme le vin rouge opère ;
De plus, il est spirituel
Et très sage, comme son père.

Il chante gaiement sa chanson
Pour complaire au fils de Latone,
Mais il dit à son échanson :
Apportez la cruche et la tonne !

Il dit, plein d'un espoir divin :
Diantre soit des fureurs d'Oreste !
Je vais d'abord goûter ce vin :
D'autres en boiront, s'il en reste.

Frais et rose comme un glaïeul,
En sa naïveté première,
Il saurait, comme son aïeul,
Verser des torrents de lumière.

S'il boit plus qu'il n'en peut porter,
Ce bel enfant que rien n'entame,
En sera quitte pour monter
Dessus les tours de Notre-Dame.

1er février 1884.

LIV

LA DAME

Tandis que l'actrice brisée,
Parmi ses blancs camellias
Pleurait son amour méprisée ;
O toi, Muse qui la plias

A ton mystérieux délire,
Tremblante, comme tu la vois ;
Et tandis qu'un frisson de lyre
Passait dans sa mourante voix,

Tout frémissait comme une houle.
Ces douleurs, ces parfums, ces fleurs
Enchantaient l'âme de la foule ;
Tous les yeux étaient pleins de pleurs.

Comme Marguerite, en sa fièvre,
Sentait son regret la brûler,
Et de sa pâlissante lèvre
Son souffle prêt à s'exhaler,

Ouvrant une aile colossale,
Comme un hôte mystérieux
L'Ouragan entra dans la salle,
Avec ses souffles furieux.

Et comme la fille charmante,
Victorieuse du remord,
Semblait dire : Je suis l'Amante
Et la douce Vie et la Mort;

Courbant et prenant pour jouet
Les éclairs du lustre et les flammes,
Comme un Mercure sous son fouet
Courbe le vain troupeau des Ames,

L'Ouragan dit : Voix assassine,
Je suis l'orage essentiel
Et l'haleine qui déracine
Les grands chênes, voisins du ciel.

C'est moi qui tords l'arbuste frêle
Parmi des éclats fulgurants,
Et qui dans la même horreur mêle
Des noirs rochers et des torrents.

Pâles humains, vos pleurs, vos vies,
Votre obscur poème rêvant,
Vos amours, d'angoisses suivies,
Sont comme la poussière au vent.

Votre pensive tragédie,
Palpitant devant un rideau,
Fait, dans la nature assourdie,
Moins de bruit qu'une goutte d'eau.

Sa plainte, pour qu'on l'applaudisse,
Avait séduit l'âme et les sens;
Elle était comme une Eurydice
Proférant de divins accents.

Elle emplissait l'air et l'espace
De sa fière modernité;
Mais elle se tait quand je passe,
Moi, la voix de l'éternité.

1er février 1884.

LV

OISELIERS

Ne sifflons rien. Qu'un damoiseau
Siffle de sa bouche mi-close,
Être appelé d'un nom d'oiseau,
C'est à quoi souvent il s'expose.

Prenez garde à votre chanson!
On peut être, même en décembre,
Appelé bouvreuil ou pinson.
Car, dit-on, naguère, à la Chambre,

Quelqu'un sifflant, comme le vent
Alors que la vague déferle
Sur le blond rivage mouvant,
Un Cicéron lui cria : Merle!

1er février 1884.

LVI

LA MERCIÈRE

D'où venez-vous? Du Lignon?
Dis-je à la jeune mortelle.
Non, je sors de chez Bignon,
Monsieur, me répondit-elle.

Quel compère Guilleri
Vous a si bien chiffonnée?
Dis-je. C'est le Sillery,
Dit cette désordonnée.

Ses yeux riants, dans le soir
Faisaient l'effet d'un prodige,
Tout embrasés d'un feu noir.
Chère madame, lui dis-je,

Que de Jeux et que de Ris
Nichent sous votre dentelle!
Ces articles de Paris?
Oui, je les tiens, me dit-elle,

Pour que mon cœur, sans émoi,
Du destin amer se rie,
Et je m'en vais devant moi
Avec cette mercerie.

1er février 1884.

LVII

PAÏVA

Paris, qui dans tout pays va,
S'en allait voyager, naguère,
Chez madame de Païva.
On y dînait, — avant la guerre.

Pendant l'hiver triste et fatal,
Rougissantes comme des braises,
Là, dans les baquets de cristal
S'entassaient des Alpes de fraises.

Là se groupait le cercle entier
Des causeurs dont chacun essaie
De copier l'esprit : Gautier,
Saint-Victor, Girardin, Houssaye;

D'autres encor : des paresseux,
Des porteurs de plume et de lyre,
Des millionnaires, et ceux
Qui savent parler et tout dire.

Du vaste plafond de Baudry,
Sur notre pauvre vie amère
Et sur notre siècle amoindri
Planaient les Dieux géants d'Homère :

Zeus dans un souffle d'aquilon,
Cypris aux prunelles pensives,
Arès et l'archer Apollon.
Avant le festin, les convives,

Tous serrés dans leurs fracs étroits,
Contemplaient ces mythologies
Dans le salon où brûlaient trois
Cent soixante-quinze bougies.

Ils admiraient les luxes lourds
De ces emphatiques demeures,
En marchant sur les tapis sourds.
Puis enfin, quand sonnaient huit heures,

Montrant, comme dans les romans,
Sur son cou pareil aux ivoires,
Un lourd collier de diamants
Jaune pâle, et de perles noires;

Ayant dans ses yeux, encor pleins
D'un entêtement énergique,
Les vagues reflets sibyllins
D'on ne sait quel passé tragique;

Avec ses mortelles pâleurs,
Devant les damas, dont la trame
Étincelait de rouges fleurs,
Apparaissait la vieille dame.

6 février 1884.

LVIII

DON JUAN

Voilà don Juan de retour
Et, sous les traits de Lassalle,
Ce grand ouvrier d'amour
Étonne et ravit la salle.

Esprit où rien n'est sans art,
Pour ouvrir tous les calices,
C'est la langue de Mozart
Qu'il parle avec ses délices.

Et la Femme, être qui sait
Tout ce qu'elle s'assimile,
Dit tout bas : Quel vainqueur c'est!
Il en a caressé mille!

Mesdames, non, mille trois!
Prises sur toutes les routes.
Certes, dans nos cœurs étroits
Elles ne tiendraient pas toutes;

Mais toi, don Juan, que tua
Le blanc commandeur de marbre,
Tu pouvais, Gargantua,
Manger tous les fruits d'un arbre

Et ceux de tout un verger!
Heureux de ces amalgames,
Tu menais, comme un berger,
Le pâle troupeau des femmes.

C'est l'infini que tu bois!
Tu les trouvais toutes douces :
Comme les feuilles d'un bois,
Brunes, ou blondes, ou rousses.

Rien ne te fut importun,
Ni la duchesse pensive,
Ni la vachère au front brun
Lavant ses pieds dans l'eau vive.

Tu pouvais, monstre adoré,
Déchirer ta folle trame;
Mais quand on a respiré
La grisante odeur de femme

Parmi des milliers d'amours
Et des milliers d'amourettes,
Cela vous cherche toujours :
C'est comme les cigarettes!

7 février 1884.

LIX

TURLUTUTU

Pointus comme un paratonnerre
Qui tourmente, silencieux,
L'aigle brun jusque dans son aire
Et la nuée au fond des cieux;

Pointus comme des voix de filles,
Comme le bec d'un passereau
Et comme les blanches aiguilles
De glace, sur quelque Jung-Frau;

Comme une moustache d'Espagne,
Ou comme le chapeau pointu
Qui, dans la chanson, accompagne
Incidemment Turlututu;

Pointus comme un glaive de bronze
Dans la main d'Achille; pointus
Comme le nez de Louis Onze
Raillant ses ennemis battus,

Tels sont les souliers du vicomte.
Dédaignant les autres vertus,
C'est sur eux que pour plaire il compte.
Ils sont pointus, pointus, pointus.

Le vicomte a de fières pointes!
Et Rose, aux regards singuliers,
En qui sont mille grâces jointes,
L'aime, à cause des beaux souliers.

Oh! dit-elle, que je te cingle
De baisers, pour ces souliers-là!
Ils sont plus pointus qu'une épingle.
Ainsi folâtre Dalila,

Et de ses deux mains exiguës,
Cette amoureuse veut toucher
Les souliers, aux pointes aiguës
Comme la pointe d'un clocher.

Mais, excessivement puriste,
En ses désespoirs familiers
Le vicomte a le regard triste
Et, contemplant ses beaux souliers,

Ce rêveur, dont le mal empire,
Les yeux sur ses pieds abattus,
Les regarde encore, et soupire :
Ils ne sont pas assez pointus !

8 février 1884.

LX

GARCIA

Puisque son sort le gracia,
Fraudant le Diable, qu'il attrape,
Le fameux joueur Garcia
Est allé se taire — à la Trappe.

Calme, loin de toute Froufrou,
Dans un petit quadrilatère
Il creuse chaque jour un trou,
Enlevant et bêchant la terre.

Toujours traîné par son licou,
Jadis, étonnant saltimbanque,
Il plongeait ses bras, jusqu'au cou,
Dans l'or et les billets de banque.

Il remplissait son sac ouvert
Et sentait se sécher sa lèvre
Et, plus vert que le tapis vert,
Il pontait, dévoré de fièvre.

Quelquefois, tanné comme un cuir
Et pliant comme un vieil érable,
Il pleurait; il voulait s'enfuir
Et s'évader, le misérable,

Et qui sait? revoir le ciel bleu!
Mais alors, folle et méthodique,
L'affreuse Démone du jeu
Relevait sa robe impudique

Et disait : Si tu te souviens
De notre bel épithalame,
Ne fais pas le révolté. Viens,
Maudit, viens embrasser ta femme!

Il disait : Non! et furieux,
Ébauchant un vague sarcasme,
Il voulait détourner ses yeux.
Mais bientôt, saisi par le spasme

Et redevenu l'humble amant,
Il s'en retournait vers la gouge.
Il baisait son sein noir fumant,
Sa chère lèvre de fer rouge,

Et palpitant, fauve, perdu,
Plus languissant qu'une anémone,
Il allait tomber, éperdu,
Sur la bouche de la Démone.

9 février 1884.

LXI

LE CÈDRE

Que nous dit-on? Monsieur Perrin
S'en irait de la Comédie!
Et d'où vient ce bruit-là? Du Rhin,
Ou du Gange, ou de la Médie?

La Comédie! ô cieux flottants,
Vous le savez, monsieur Émile
Perrin y sera dans cent ans
Et, je l'espère aussi, dans mille.

Comme la froide goutte d'eau,
Coulant toujours, perce la roche,
Un temps, derrière le rideau,
Vient et patiemment s'approche

Où Victor Hugo sera vieux.
Les gens de notre âge sinistre
Pourront braver les envieux.
Coquelin sera mort, ministre.

Mademoiselle Reichemberg,
Se penchant vers l'ombre éternelle,
Aura des blancheurs d'iceberg,
Ainsi que madame Pernelle.

Le vieux comédien Truffier,
Beau de sa gloire octogénaire,
Ne sachant à qui se fier,
Trouvera que tout dégénère.

Ce temps que la Messagère a
Prédit, viendra ; mais, quoi qu'on die,
Monsieur Perrin dirigera
Plus que jamais la Comédie.

Plus tard, plus tard, encor plus tard,
L'homme futur, avec délice
Quittant le canon, ce pétard,
Reprendra l'arc géant d'Ulysse.

Paris, détruit comme Senlis,
Sera ce que sont à cette heure
Ecbatane et Persépolis.
Alors, mes amis, l'âme en pleure!

La Seine, où parfois nous plongeons
Et dont notre ville s'honore,
Sera la pâture des joncs
Murmurant dans le vent sonore.

Un cèdre croîtra, souverain,
Sur la place où l'on jouait *Phèdre*
Mais monsieur Émile Perrin
Dirigera toujours — le cèdre!

10 février 1884.

LXII

MICHELET

Michelet, qui peignit la mer
Et les tumultueuses moires
Dont s'éblouit le flot amer,
Nous revient, jeune, en ses Mémoires.

Oh! jadis, tordu par le vent
De l'incantation magique,
Plongé, palpitant et vivant,
Dans l'Histoire au gouffre tragique,

Il la vécut, il la souffrit,
Tout pâle de ce qu'il enseigne,
Ayant dans son vaillant esprit
Les douleurs du peuple qui saigne;

O. TAYLOR INS.

Guerroyant avec Jeanne d'Arc
Et faisant fuir l'Anglais superbe
Et, lorsque Louis dans son parc
Triomphait, se nourrissant d'herbe.

Avec ses mots heurtés, flottants,
Éloquents en d'étranges suites,
Je le vois, pâle et maigre, au temps
De ses leçons sur les Jésuites.

Sa parole en flots lumineux
Roulait, assujettie au nombre,
Et ses beaux yeux vertigineux
Avaient l'air de deux grands trous d'ombre.

Plus tard, revenu des enfers
Que la sombre Histoire devine,
Et des doux paradis offerts
Par la nature âpre et divine;

Ayant vu les charmants réseaux
Que la mer tremblante reflète
Et les feuillages pleins d'oiseaux
Et la montagne violette;

Quand d'un pas cruel et pressé
Vint derrière lui l'âge austère, —
Indulgent, pensif, engraissé,
Ne voulant pas encor se taire

Ni cesser d'être un voyageur,
Proie offerte à la vie ardente,
Il eut alors un air songeur
De vieille femme, — comme Dante.

11 février 1884.

LXIII

A L'HIVER

Hiver bizarre, hiver tiède,
Par un vent chaud souffleté,
Faux printemps de Samoyède,
Es-tu l'hiver, ou l'été ?

Voyons, faut-il qu'on s'habille
De mousseline, ou de vair ?
Parle. Explique-toi. Babille.
Je veux bien. Es-tu l'hiver ?

Bon. Alors, fournis la glace
Où, sous leurs riants satins,
Les princesses que Worth lace
Courront avec des patins !

Apporte la blanche neige
Où, sous le ciel éclairci,
Défilera le cortège
Des dames, blanches aussi!

Donne un sérieux indice.
Te plaît-il d'être l'été?
Que la Seine resplendisse
Comme le Guadalété!

Dans les clairières ouvertes,
Donne aux arbres les frissons
Des tremblantes feuilles vertes,
Et qu'ils soient pleins de chansons!

Apporte des tas de roses,
Et que Lise au front charmant
Dans les forêts grandioses
Folâtre avec son amant!

Déballe ta marchandise.
Mais jusqu'à présent, mon cher,
Il faut que je te le dise,
Tu n'es ni poisson, ni chair.

J'ignore si Turlurette
Doit prendre son éventail
Ou garder sa chaufferette.
Un hiver épouvantail,

Un hiver cruel, absurde,
A la fois borgne et manchot,
Un hiver chinois ou kurde,
Soufflant le froid et le chaud,

Avec un vent qui nous fouette
Ainsi que des Esclavons
Ou comme une girouette,
Voilà ce que nous avons!

12 février 1884.

LXIV

LA CROUPE

Si les femmes, êtres vainqueurs,
N'avaient rien de faux que leurs cœurs,
Nous ririons; mais voyez ces groupes
De fausses croupes!

Jadis elles n'ont fait qu'ombrer
La jupe; on les voit encombrer
Maintenant de leur masse accrue
Toute la rue.

Souvent ces fausses croupes m'ont
Troublé; la moindre a l'air d'un mont
Et, lorsque nous marchons, elle entre
Dans notre ventre.

Les femmes, au bas de leur dos,
Sans effort portent ces fardeaux,
Qui, s'élançant de leur échine,
Vont jusqu'en Chine.

Que recouvrent ces plis bouffants,
Aussi gros que des éléphants?
Rien, peut-être, à petite dose,
Ou peu de chose.

Un Tiens, Ninettes et Lauras,
Vaut bien mieux que deux Tu l'auras.
Ce bloc ne disant rien qui vaille,
L'esprit travaille.

Laissant derrière elle un sillon,
Ainsi qu'un vol de papillon,
Cette mouvante fausse croupe
Semble une poupe.

Quand je la vois, se soulevant
Avec orgueil, je crains souvent
Qu'elle ne cache, feinte amère!
Une chimère.

Mais nous pouvons, rêveurs déçus,
Poser quelques objets dessus,
Ainsi que sur une console.
Cela console.

Ah! parfois, en avons-nous ri!
L'homme des classiques nourri,
Quand cette croupe se recourbe,
Songe à la fourbe

De ce monstre fait à plaisir
Dans un récit, que le désir
De ne jamais se taire amène
Chez Théramène!

13 février 1884.

LXV

REINE-BLANCHE

La Reine-Blanche est morte.
Un vent de glace emporte
Et disperse à l'entour
  Son vieil amour.

O paradis terrestre!
Épouvantable orchestre,
Qui même effarouchas
  Les pauvres chats!

Phrase cruelle et nette,
Que dit la clarinette,
Ou que nous dépistons
  Dans les pistons!

Saladiers sans emphase,
Où l'on buvait l'extase
Avec le flot sacré
  Du vin sucré !

Alphonses, divins mâles !
Robes de femmes pâles
Collant comme un linceul !
  Cavalier seul !

Sous le gaz noir qui flambe,
Irma levant la jambe
En l'air, et montrant son
  Nez polisson !

Femmes parfois gelées
Qui dansiez, flagellées
Par le fouet triste et fou
  D'un dieu voyou !

Chœur plein de mille rages
Qui, parmi des orages
Assez souvent décrits,
  Poussais des cris !

Ton orgie indocile
Étant sans domicile,
Suis la brise et l'autan.
  Adieu, va-t'en.

Laisse ton pauvre vice
Déjà hors de service
Et pratique, si tu
  Peux, la vertu!

14 février 1884.

LXVI

LE MOT

Mer... — Je m'arrête, ô flot amer!
Il ne faut pas que l'on se targue
D'allonger ton nom, vaste mer,
Ainsi que l'a fait monsieur Margue.

Cette boutade, on la connaît.
Hélas! plus d'un Français l'imite,
Ignorant que *quand la borne est*
Franchie, il n'est plus de limite.

Les romanciers font des romans
Et les dramaturges, des drames
Où, bien mieux que les nécromants,
Ils lisent dans les cœurs des femmes.

Sans cesse, (ou la Chronique ment,)
Les députés en leur enceinte
Causent, et réciproquement
S'abreuvent de fiel et d'absinthe.

D'autres, ô ciel, pour allier
Tout ce que ton lapis tolère,
Confondent l'art du joaillier
Avec le style épistolaire.

Tous ces buveurs de riquiqui,
Afin d'agrémenter leurs proses,
Abusent parfois du mot qui... —
Mais respirons l'odeur des roses!

Or tout à coup dans le tableau
Apparaît, devant leur front sombre,
Effrayant comme à Waterloo,
Un soldat, un fantôme, une ombre.

Les cheveux dans un coup de vent,
Le grand général de la garde
Se plante, menaçant, devant
Ses copistes, et les regarde;

Et laissant des mots outrageants
Tomber de sa bouche funèbre :
Çà, dit-il, tas d'honnêtes gens,
Qu'on me rende le mot célèbre!

Nos puristes, craignant le heurt,
Avec des airs de bon apôtre
Disent : Ah! oui, *La garde meurt*... —
Non, leur répond Cambronne, L'AUTRE!

15 février 1884.

LXVII

CETTIVAYO

Oh! ces rois d'ébène ou de cuivre!
Parfois, leur histoire va si
Vite, qu'on a peine à la suivre.
Tu l'as dit, ô Gaston Vassy,

Délicieux autant qu'immonde,
Cettivayo, roi des Zoulous,
S'en est allé dans l'autre monde,
Où les gens sont spectres ou loups.

En ce temps où tout se détraque,
Où même Jules Verne ment,
Il avait trouvé la matraque,
Idéal de gouvernement.

Comme Orphée à l'âme éblouie
Eut sa lyre, qui vibre encor,
Feu Dupin, son noir parapluie,
Agamemnon, son sceptre d'or;

Cettivayo, prince électrique,
Ne quittait pas ce bâton lourd,
Cette matraque, ou simple trique,
Dont il s'escrimait comme un sourd.

Quand ses femmes, bravant sa force,
Voulaient obtenir un acquêt,
Il ne songeait pas au divorce,
Remède prêché par Naquet.

Briser leur boîte cérébrale,
Et frapper, d'un bras courageux,
Sur leur colonne vertébrale,
Tels étaient ses tranquilles jeux.

Si, voyant un vide sinistre,
On disait : Où donc est passé,
Très puissant roi, votre ministre?
Il répondait : Je l'ai cassé.

Tel est Polichinelle en fête,
Qui chez nous, don Juan déjà mûr,
Pour s'amuser, casse la tête
De sa femme, contre le mur.

Le Zoulou fut marionnette,
Et notre biberon filou
Qui mignotte la chopinette,
Était digne d'être Zoulou.

Mais, avec son nez que décore
Un rubis, fabuleux joyau,
Polichinelle vit encore,
Plus malin que Cettivayo!

16 février 1884.

LXVIII

LES CARTES

Comme au temps de René Descartes,
Deux siècles étant bien sonnés,
On dit que les héros des cartes
Sont violemment soupçonnés.

Ces gens-là n'étaient pas honnêtes :
Il ne faut pas être comme eux.
Figures des cartes, vous n'êtes
Bonnes qu'à damner les gommeux.

David, qui dansait devant l'arche,
Alexandre, dieu sur son char,
Le grand Charles, toujours en marche,
Le chauve conquérant César;

Ces Rois des guerres insolentes,
Effroi des peuples mutilés,
Ont gardé leurs âmes sanglantes
Sous leurs pourpoints bariolés.

Judith, qui ne fait pas largesse,
A l'enfer dans ses yeux dormants
Et paye en mines de singesse
Tous ses misérables amants.

Il faut se défier d'Argine.
Pallas réclame des sursis.
Rachel met de la plombagine
Pour ombrer ses pâles sourcils;

Et ces Reines dont l'œil nous flatte,
Amantes au cœur de bourreau,
Tiennent une fleur écarlate,
Comme une Hélène de Moreau.

Hector semble guigner ta montre.
Lahire, Lancelot, Hogier
Sont de ces filous qu'on rencontre
Dans les pièces d'Émile Augier.

Même on doit éviter les Piques.
Le Trèfle, avec des airs moqueurs,
Nous offre ses festins épiques;
Mais, surtout, redoutez les Cœurs!

Brillant de ses pourpres grossières,
Quand un jeu de cartes s'abat,
Il en sort des voix de sorcières
Pour nous inviter au sabbat.

Le Jeu nous met à bien des sauces.
Parfois on y perd son manteau
Et l'honneur, sans compter ses chausses.
Il vaut mieux jouer au loto!

17 février 1884.

LXIX

JEU

Ils sont occupés à jouer,
Tous bons compagnons, dans le bouge,
En buvant jusqu'à s'enrouer,
Pâles sous la chandelle rouge.

L'un d'eux, qui s'est évertué,
Caresse une femme, qui rue.
Ils ont de l'or, ayant tué
Tout à l'heure un vieux dans la rue.

Là sont Pirot, Cadet, Flanquin,
Mordeval, Blésimar, Polyte,
Mélasse en chapeau d'Arlequin,
Ceinturon, Fripouille, une élite!

Et des femmes : Irma Bassin,
Clarinette, qui vient du Havre,
Chiffonnette, qui n'a qu'un sein,
Carillon, Morphine et Cadavre.

Avalant des alcools verts,
Elles sont parfois embrassées,
Laissant leurs corsages ouverts
Et leurs sales jupes troussées.

Chiffonnette dit à Flanquin :
A la fin, laisse-moi ; ça m'use !
Irma soupire : Cré coquin !
On joue, on se saoule, on s'amuse ;

Et Carillon, qui rêve encor,
Ainsi qu'une bête assouvie,
Voit se mêler le ruisseau d'or
Avec le ruisseau d'eau-de-vie.

Un rayon, comme un farfadet,
Chatouille ces femmes frivoles.
Mais tout à coup le grand Cadet
Dit à Blésimar : Tu nous voles !

Parbleu! tes cartes sont de poids.
Ah! tu marches bien, petit homme :
Elles ont, dessous, de la poix.
Ça n'est pas si cher que la gomme!

Mais Blésimar, ce garnement,
Dont la voix ainsi qu'une strophe
Est douce, n'est aucunement
Dérouté par cette apostrophe;

Et vite, enfonçant sur son front
Sa casquette, ignoble couvercle,
Il dit : Eh bien, quoi? Pas d'affront.
Je vole; après? C'est comme au Cercle!

18 février 1884.

LXX

LEX

Rosette avait un joli signe
Dans un endroit qui n'est pas laid,
Amusant sur le cou de cygne,
Comme une mouche sur du lait.

Elle avait des bouffettes roses
Sur ses gais souliers de satin,
Qui vous disaient des tas de choses
Dans un langage clandestin.

Et parfois aussi, la folâtre,
Pardonnant aux lys d'être nus,
Décolletée au coin de l'âtre,
Laissait voir ses seins ingénus.

Hier Gontran, lui rendant visite,
Vit avec un tragique effroi
Qu'un long vêtement parasite
Voilait tous ces jouets de roi.

Gigantesque feuille de vigne,
Une robe aux plis trop osés
Cachait les bouffettes, le signe
Et les tendres boutons rosés.

Alors, d'une âme humiliée,
Il dit : O prodige nouveau!
Voilà Rosette reliée
Comme un volume in-octavo!

Chez vous, on était camarade
Avec les roses et les lys.
D'où nous vient cette mascarade?
Thècle remplace Amaryllis!

Mais Rosette à la pâleur d'ambre
Lui dit : Vous n'avez donc pas lu,
Monsieur, les débats de la Chambre
Et ce que l'on a résolu?

J'embellissais les jours moroses
Par des notes bizarres ; mais
Le signe et les bouffettes roses,
Nul ne les verra plus jamais.

Si quelque regard les rencontre,
Ce sera plus tard, dans les cieux :
Car il ne faut plus que l'on montre
Des emblèmes séditieux !

19 février 1884.

LXXI

VIVRE

Répandant l'ironie à flots,
Zola, dans son tragique livre,
Nous émeut, avec des sanglots,
Sur la joie affreuse de vivre.

Je ne suis pas de son avis.
Non, la vie est robuste et saine :
J'en atteste mes yeux, ravis
D'avoir vu l'éternelle scène!

Enfant, ignorant de l'affront
Et de la trompeuse chimère,
Sentir se presser sur son front
Les divins baisers de sa mère;

Jeune homme, ébloui par le jour
Et tout déchiré de blessures
Par les dents folles de l'Amour,
Chérir ses cruelles morsures;

Puis s'éveiller, penser, vouloir,
Avoir des charbons sur la bouche
Et quitter le doux nonchaloir
Pour quelque tâche âpre et farouche;

Devenir plus fort et plus pur;
Savourer la souffrance même
Ouvrant pour nous un ciel obscur,
Ainsi qu'un céleste poème;

Aimer, sentir auprès de soi
La compagne chaste et fidèle
Qui chasse le troublant effroi;
Voir son bon sourire, et près d'elle,

Cependant que fouettant l'air bleu,
Au dehors la bise soupire,
Dans un fauteuil, auprès du feu,
Lire le bienveillant Shakspere ;

O bonheur! moment triomphant
Qui lave toute ignominie!
Voir dans les yeux d'un cher enfant
S'allumer l'éclair du génie;

Être un doux ouvrier soumis;
Entrevoir Dieu dans la nature
Et causer avec ses amis
De l'immortalité future;

Du doute qui nous désola
Faire l'espoir qui nous enivre,
Oh! croyez-le, mon cher Zola,
Cela vaut la peine de vivre!

20 février 1884.

LXXII

LE LION

Tandis que déjà voulant naître,
Et tout bas me dictant des vers,
Le bleu Printemps, qui nous pénètre,
Gonfle ardemment les bourgeons verts;

A cette heure où tout le bocage
Est en pleine rébellion,
Je voyais marcher dans sa cage,
De long en large, le Lion.

Il allait, un rayon qui passe
Dans ses cheveux d'or ayant lui,
Comme s'il avait eu l'espace
Ouvert tout entier devant lui.

Comme sur la plage marine
Où les flots jettent leur concert,
Il ouvrait sa large narine
Pour humer le vent du désert.

On eût dit qu'il cherchait la vague
Et le mugissement du flot,
Et son long rugissement vague
Avait la douceur d'un sanglot.

Il marchait d'un pas circulaire
Et, près de toucher la cloison,
Il se retournait, sans colère,
Et repartait dans sa prison.

Raillant sa démarche rapide,
Les spectateurs, en son essor,
Trouvaient cet animal stupide,
Avec sa chevelure d'or.

Un bourgeois disait : Il me glace.
Oh! que ne puis-je lui parler!
Que ne demeure-t-il en place,
Puisqu'il ne peut pas s'en aller?

Et de rire, dans l'auditoire.
Un autre disait : Tu me plais,
Marche encor, monstre ambulatoire!
Moi, comme je le contemplais,

Dans la face de cet Achille
Ignorant le cruel Paul Bert,
Je crus voir briller l'œil tranquille
Et le clair regard de Flaubert.

21 février 1884.

LXXIII

AVE

Espoir des rêves flottants
Dans l'hiver et le printems,
C'est en vain que tu diffères;
Et rien qu'en disant un : Oui,
L'Académie aujourd'hui
Fera deux bonnes affaires.

Jamais le frisson des bois
Emplis de chants et de voix,
La terre de pleurs trempée
Et les beaux couchants ardents
N'ont mieux rayonné que dans
Les vers de Francois Coppée.

Ce pâle enfant de Paris
Dans les gais sentiers fleuris
De l'églogue et dans le drame,
Avec l'esprit et l'humour,
A gardé le chaste amour
Et le respect de la femme.

L'Académie a raison
En cueillant la floraison
De son renom populaire,
Et gagne à s'associer
Ce poète aux yeux d'acier
Dont la prunelle est si claire.

Tout jeune à la Muse offert,
Il a vécu, vu, souffert;
Il caresse un chant magique
Et sait, par des mots vainqueurs,
Faire vibrer dans nos cœurs
L'épouvantement tragique.

Pour Ferdinand de Lesseps,
C'est la pourpre, et non le reps,
Qu'il faut sous ses pas étendre.
L'Orient au ciel de feu,
Jadis, en eût fait un dieu,
Comme il a fait d'Alexandre.

Car par les isthmes ouverts
Il fait passer les flots verts;
Et ce Titan philosophe,
Qui brave les cieux tonnants,
Déchire les continents
Comme on déchire une étoffe.

Il fait des flots ses vassaux;
Et pour le vol des vaisseaux
Délivrant la mer profonde,
Sa grande Rébellion
Met ses griffes de lion
Sur la figure du monde.

22 février 1884.

LXXIV

PHÉMIE

Un personnage de *La Vie*
De Bohème, l'avant-dernier!
S'endort, suivant, âme ravie,
Le premier souffle printanier.

Au matin, sans doute endormie
En quelque rêve oriental,
Sachez que la pauvre Phémie
Est morte hier, à l'hôpital.

Elle eut toujours l'âme ingénue
Et les regards dans l'air flottants;
Je suis de ceux qui l'ont connue
Dans l'ivresse de ses vingt ans.

En sa jeunesse, elle était rousse;
Et fauve alors comme un lion,
Ressemblait, avec sa frimousse,
Aux Faunesses de Clodion.

En ce temps-là, c'étaient ses fêtes,
Marchant gaîment sur le carreau,
Elle venait chez les poètes
Et buvait un peu de leur eau.

Bien plus tard, je l'ai retrouvée,
Laissant le vent rougir ses mains,
Et tout doucement arrivée
Où conduisent tous les chemins.

Elle n'était plus teinturière,
Pauvre jouet du destin fou,
Et même, son ardeur guerrière
S'était enfuie, on ne sait où.

C'était une petite vieille,
A qui l'âge n'avait donné
Qu'un peu de misère, et pareille
A l'enfant toujours étonné.

Ah! ces existences amères
Et dont le seul matin fut doux,
S'envolent, comme des chimères,
Dans le vague lointain; mais nous,

Joueur des flûtes inégales,
En nos rimes, nous caressons
Les frêles âmes de cigales
Qui ne surent que des chansons.

23 février 1884.

LXXV

FESTIN

— EN RIMES KYRIELLES —

Joseph, qui fuit tout joug servile,
Au soir marche et parcourt la ville
Et va toujours, sans savoir où.
Joseph mange son pain d'un sou.

Gaz, nuit, rumeurs, silence, foule,
Ce panorama se déroule,
Infini comme un rêve indou.
Joseph mange son pain d'un sou.

Chez le marchand de comestibles
Brillent des trésors descriptibles,
Raisins, homards, vins de Corfou.
Joseph mange son pain d'un sou.

Près du cabaret à la mode
Glissent, comme des strophes d'ode,
Trois femmes dont on serait fou.
Joseph mange son pain d'un sou.

D'autres sortent par ribambelles :
Quelques-unes, blanches et belles,
Une autre, laide comme un pou.
Joseph mange son pain d'un sou.

Plus loin, dans la nuit pâle et brune
Qu'argente un vague clair de lune,
Sur les toits miaule un matou.
Joseph mange son pain d'un sou.

Une fillette aux cheveux d'Eve
Sur la pointe des pieds se lève
Pour baiser son amant, filou.
Joseph mange son pain d'un sou.

Plus loin, sous les blancs rayons brille
Un jardin à travers sa grille,
Aussi beau que le Paradou.
Joseph mange son pain d'un sou.

Un vieux chiffonnier plein de gloire
Caresse une bouteille noire
Et, lentement, boit comme un trou.
Joseph mange son pain d'un sou.

Les étoiles, dans le silence,
Brillent comme des fers de lance ;
L'ombre s'enfuit, comme un hibou.
Joseph mange son pain d'un sou.

Un poète aux élans sublimes
Va, caresse et tresse des rimes,
En hurlant comme un loup-garou.
Joseph mange son pain d'un sou.

Joseph, libre et l'âme hautaine,
Boit l'eau claire de la fontaine
Et se peigne avec un vieux clou.
Joseph mange son pain d'un sou.

24 février 1884.

LXXVI

A PAUL ARÈNE

— EN RIMES KYRIELLES —

Oui, j'ai d'une lèvre sereine
Goûté votre doux miel, Arène,
Tout embaumé de floraison.
Vos abeilles ont bien raison.

Une délicieuse haleine,
Un bon parfum de marjolaine
Caresse toute la maison.
Vos abeilles ont bien raison.

Ah! ces filles de la lumière
Font la besogne coutumière
Sans changer leur combinaison.
Vos abeilles ont bien raison.

Bien qu'elles fabriquent du sucre,
Elles dédaignent un vain lucre
Lorsqu'elles en font livraison.
Vos abeilles ont bien raison.

Ivres de thym et de lavande,
Elles ne veulent pas qu'on vende
Leur miel aussi cher qu'un poison.
Vos abeilles ont bien raison.

Si de la sainte friandise
On veut faire une marchandise,
On les voit fuir vers l'horizon.
Vos abeilles ont bien raison.

Délaissant le mercier frivole,
L'essaim tout aussitôt s'envole
Au ciel doré comme un blason.
Vos abeilles ont bien raison.

O terre où nous nous reposâmes,
Vendre tes parfums et tes âmes,
Quelle stupide trahison!
Vos abeilles ont bien raison.

Nous du moins, chercheurs de merveilles,
Ainsi que les chastes abeilles
Restons purs dans notre prison!
Vos abeilles ont bien raison.

Qu'on se batte encor, par la ville,
Pour madame de Longueville
Ou madame de Montbazon!
Vos abeilles ont bien raison.

Mais l'abominable commerce,
Vendre, comme du vin en perce,
Les rouges lèvres de Suzon!
Vos abeilles ont bien raison.

Faisons des vers, et non des livres!
Et de rosée et de fleurs ivres,
Couchons-nous dans le vert gazon.
Vos abeilles ont bien raison.

25 février 1884.

LXXVII

VIEUX JEU

Vous dont brillait la gloire éparse,
Nous délaissez-vous, comme ingrats,
Apothicaires de la Farce?
Voici venir le mardi-gras;

Cependant, — sans doute on vous triche,
Voyageurs d'Aix et de Cognac! —
Je n'ai pas vu que nulle affiche
Annonçât encor Pourceaugnac.

Ce jour-là, tout ruisselant d'aise,
Le bon bourgeois, c'était son dû,
Voyait, en emportant sa chaise,
Pourceaugnac s'enfuir, éperdu.

Alors, oh ! que d'apothicaires,
Minces, grands, petits, bedonnés,
Avec des jambes en équerres
Et de longs nez désordonnés !

Et, par le Styx ! que de seringues,
Dont les porteurs affreux, galants,
Graves comme des camerlingues,
Ou sauvages et turbulents ;

Troupes par des troupes rejointes,
En leur effrayant magasin
Braquaient les redoutables pointes
Vers le fauteuil du Limosin !

Des filles aussi, grandes bringues,
Jouaient, en habit travesti,
D'étranges porteurs de seringues
Suivant Pourceaugnac investi.

Et des enfants, encor précaires,
Jouaient, ouvrant leurs yeux de jais,
De tout petits apothicaires
Braquant de tout petits objets.

Mais quoi! la Farce est abolie
Autant que l'Almanach Liégeois :
On ne veut plus de sa folie.
Jeunes élèves et bourgeois,

Soyez gais, mangez des meringues!
Mais amusez-vous, gravement.
Les matassins et les seringues
Ne sont plus dans le mouvement.

26 février 1884.

LXXVIII

GRÂCE !

Taisez-vous, reines à l'œil clair!
C'est assez de propos en l'air
Et d'épigrammes;
Vous troublez notre bon repas.
O femmes, ne nous dites pas
De mal des femmes!

Vous traînez Ève dans le jour,
Et vous nous dites que l'Amour
A des calices
Où tout est fiel et trahison.
Laissez-nous boire ce poison
Avec délices!

Dans votre discours, où tout nuit,
La brune, pareille à la nuit,
Et sa sœur blonde
Et la rousse au front décevant
Sont fuyantes comme le vent
Et comme l'onde.

Avec votre babil d'oiseau,
Sans cesse vous nous dites, au
Clair de la lune :
Les femmes ne font rien de bien;
Je sais qu'elles ne valent rien,
Car j'en suis une! —

C'est par elles que le cœur vit;
Car tout en elles nous ravit,
Lys, neige et rose,
Et nous les servons à genoux.
Il suffit que le rien pour nous
Soit quelque chose.

Nous les mêlons à nos destins;
Nous les aimons sous les satins
Et sous les moires,
Et notre raison les absout,
Et nous ne voulons pas du tout
De vos Mémoires.

Laissez là vos jeux biseautés.
Respectez un peu des beautés
Qui sont les vôtres,
Et surtout ne dégoûtez pas
Les autres de ces fiers appas.
C'est nous, les autres!

27 février 1884.

LXXIX

ANNIVERSAIRE

— 26 FÉVRIER —

O mon Maître! un nouveau printemps,
Avec ses souffles palpitants
Baise ta chevelure, insigne
Comme le cygne.

Tes deux enfants sont dans tes bras;
Et tout ce que tu célébras
Vient acclamer ta force élue
Et te salue.

Au loin, sous la rumeur du flot,
La mer te dit, dans un sanglot :
J'ai moins de colère et de rages
Que tes orages.

Le bois touffu te dit : J'ai moins
D'oiseaux, les cieux m'en sont témoins,
Que n'en accueille dans son ombre
Ta strophe sombre.

Le ciel, en son tragique effroi,
Dit : Ton esprit est, comme moi,
Plein de gouffres et de désastres,
Mais criblé d'astres.

Le glaive, au chaste éclair d'acier,
Te dit : Poète et justicier,
Je suis effrayant, moi le glaive,
Moins que ton rêve.

Et la lyre, pleine de voix,
Que seul tu touches et tu vois,
Murmure : Je suis ta servante
Et je m'en vante.

Et les humbles et les petits,
Déchirés par leurs appétits,
Les groupes cent fois adorables
Des misérables ;

Les femmes, si souvent en pleurs,
Que tout blesse, comme des fleurs;
Et les cohortes vagabondes,
Les têtes blondes;

Les enfants, dont tu sais les noms,
Te disent : Maître, nous venons
Louer la douceur infinie
De ton génie. —

O grand songeur plein de pitié,
Par qui le crime est châtié,
Terrasse la haine méchante :
Vis! Aime! Chante!

Marche, auguste, dans ton chemin,
Et contre tout glaive inhumain
Lève ta main pensive et calme
Qui tient la palme!

26 février 1884.

LXXX

CARÊME

Le mardi-gras, ayant pu voir,
Le long du boulevard, trois masques
Et deux tout petits à l'œil noir
Agitant des tambours de Basques;

De plus, en habit vermillon
Ayant vu trois joueurs de trompe
Exécuter leur carillon,
Comme on sonne, quand on se trompe;

Mortifiant ses sens domptés,
Guy, dont les sentiments sont tendres,
Pour expier ces voluptés
A fait son mercredi des cendres.

Sur une chaise en bois de teck,
Il mangea des pommes de terre,
Mais qui n'étaient pas au beefteck,
Dans une chambre solitaire.

Puis il monta, le long du Bois,
Un cheval, une ombre, une ellipse,
Mince, effaré, pâle, aux abois,
Et sorti de l'Apocalypse.

Puis, dans une exposition
Très intéressante, où deux nègres
Se promenaient sans passion,
Il alla voir des dessins maigres.

Le soir, son esprit se peupla
D'effrois; il alla dans le monde
Et très longuement contempla
Une dame extrêmement blonde.

N'offrant nulle prise à l'enfer,
Elle était mince et transparente;
On aurait dit un fil de fer
Sans nulle saillie apparente.

Rentré chez lui, Guy lut des vers
Très sages, dont jadis nous rîmes,
Purs de tout ornement pervers
Et même dénués de rimes.

Tel, évitant même l'esprit,
Que toujours Alphonse Karr aime,
Guy, dont la douceur me surprit,
A bien commencé le carême.

29 février 1884.

LXXXI

CIGARETTES

Donc, la reine de Taïti,
Si l'on n'a pas menti,
Nous apporte, en sa chevelure,
La fine dentelure
Et l'ombre et le parfum amer
De l'orageuse mer.
N'ayant plus du tout de royaume,
Libre de ce fantôme,
Elle vient admirer Paris,
Les houris, les souris,
Tout ce que notre ville étale
De grâce orientale
Et tous ces lys purs et troublants
Qu'on voit dans les bals blancs.

Sage pourtant comme une Hélène,
En sa robe de laine,
Et levant toujours vers les cieux
Ses yeux insoucieux,
On dit que la belle princesse
Fume, fume sans cesse,
Regarde naître et voltiger
Le nuage léger
Et se laisse conter fleurettes
Par mille cigarettes.
Humbles rimeurs, nous qui rêvons,
Certes, nous l'approuvons
Dans sa fumerie éternelle,
Et nous faisons comme elle.
Car bien clos, à l'abri des vents,
Songer sur les divans,
Fut toujours une douce chose;
Respirer une rose,
Nous plaît; boire un généreux vin,
C'est un régal divin;
Lire Henri Heine ou Shakspere,
Cela vaut un empire;
Tout va délicieusement
Pour le cœur d'un amant,

Quand un rayon de soleil dore
Les cheveux qu'il adore;
On se plaît à ne rien prouver;
Il est bon, pour trouver
L'anéantissement physique,
D'écouter la musique;
Mais alors que le jour s'enfuit,
Dans le calme réduit
Qu'un tapis effacé décore,
Il est plus doux encore
De fumer, et de voir le feu,
Dans un nuage bleu,
Mettre de rouges collerettes
Au cou des cigarettes.

1er mars 1884.

LXXXII

A JEUN

Tandis qu'avec ses éclairs bleus,
Hier, au bal de l'Élysée,
La féerie au vol fabuleux
Était partout réalisée;

Tandis que des flots ralliés
De Sémiramis et d'Omphales
Montaient les vastes escaliers,
Traînant leurs robes triomphales;

Tandis que des habits divers
Se mêlaient, ainsi que les claques,
A des uniformes, couverts
De rubans moirés et de plaques;

Je vis un jeune homme à l'œil bleu,
Triste, d'une pâleur extrême;
Et même, il semblait avoir peu
Dîné, comme un simple bohème.

Moi, saisi d'un trouble secret,
Je le plaignais. Monsieur, lui dis-je,
Vous faiblissez. On vous croirait
Terrassé par quelque prodige.

Lui cependant, très abattu,
Mais révolté, comme un esclave,
Regardait un ange, vêtu
De rose, oh! d'un rose suave!

Ayant faim sans doute à pleurer,
Dans une fringale extatique,
Il semblait vouloir dévorer
Cette personne poétique.

Monsieur, repris-je à mi-voix, si
Votre vigueur est presque morte,
Un riche buffet, près d'ici,
Offre tout ce qui réconforte.

Certain vin, de Chypre venu,
Vous y rendra l'âme éclaircie. —
Souper? murmura l'inconnu,
Ma foi! non, je vous remercie.

Les buffets seraient superflus,
Malgré leur luxe grandiose.
J'ai faim, mais je n'y pense plus :
Je regarde la dame en rose!

2 mars 1884.

LXXXIII

PRIÈRE

Ah ! n'allons pas en longue queue,
Humiliés,
Chez ce traiteur de la banlieue
Dont vous parliez !

Fêtons notre ami, sans nul doute,
Quand sans ennuis
Il a bien parcouru sa route.
Certes, j'en suis.

Avec le vin de la vendange,
Sachons encor
Lui verser la saine louange,
Comme un flot d'or,

Et qu'alors le poète en flamme
Reste orateur ;
Mais n'allons pas chez cet infâme
Restaurateur !

Effroi de la race latine,
Crime formel,
Sa soupe est de la gélatine
Au caramel.

On entend parmi ses hors-d'œuvre
Un cri plaintif,
Et j'aimerais mieux une pieuvre
Que son rosbeef.

Sa volaille a l'aspect lubrique,
Et ses homards
Sont bons pour des nègres d'Afrique
Aux nez camards.

Même on le compare à Procuste
Dans les journaux.
Il collabore avec Locuste
Sur des fourneaux.

Fuyons cet homme à l'esprit large,
Mais au cœur vain;
Car c'est avec de la litharge
Qu'il fait son vin.

Craignons ses crèmes éhontées
Et les dégâts
Que feraient ses pièces montées
Et ses nougats.

Fauchant les gens, comme des herbes,
Au son des cors,
Il prétend donner de superbes
Repas de corps.

Au temps passé, nous y dînâmes
En grand gala;
Mais il ferait bientôt des âmes
De ces corps-là.

Évitons sa cuisine atroce;
Car, sans honneur,
On périrait chez ce féroce
Empoisonneur!

3 mars 1884.

XXXIV

FEMMES

On voit une Exposition,
Dans le Palais de l'Industrie,
Faite, sans opposition,
Par la Grâce, de lys pétrie.

Oui, Vélasquez et Murillos
Déroulant de savantes gammes,
Ce sont, en somme, des tableaux
Peints uniquement par des femmes.

O femmes, lumière et parfum !
Cette théorie est bien fausse
De vous restreindre à connaître un
Pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Chastes abeilles de l'Hybla,
Purs fronts d'or couronnés de lierre,
Rassurez-vous ; sur ce point-là
Je ne suis pas avec Molière.

Que rien ne vous puisse être ôté,
Sœurs d'Agnès et d'Iphigénie !
Vous aviez à vous la beauté :
Mais prenez encor le génie.

Rêvez sur les coteaux penchants
Et parmi l'ombre des ravines ;
Ayez la couleur et les chants,
Afin d'être toutes divines.

Ah ! comme un gémissant écho,
Que dans la plainte de Valmore
Revive celle de Sappho !
Pleurez sous le vert sycomore !

Les fleurs humides sous le ciel,
Que peint Madeleine Lemaire,
Avec leur fier éclat réel
Nous charment plus que la chimère.

Madame Estelle Bergerat,
Cette très belle entre les belles,
Pour que l'Océan l'adorât,
A su peindre les flots rebelles;

Et je ne trouve point amer,
Bien que ce soit une redite,
Qu'elle s'empare de la mer,
Comme la déesse Aphrodite.

4 mars 1884.

LXXXV

FIGARO

Par un bon rapatriage,
L'heureux Théâtre Français
A repris *Le Mariage*
De Figaro. Grand succès.

La caisse à présent se dore,
Car de son génie épris,
Toujours chez nous on adore
Cet Espagnol de Paris.

Ah! qu'il intrigue et qu'il serve,
Ce laquais à l'œil brûlant,
Dont la fabuleuse verve
Est comme un flot turbulent!

On dit que la comédie
Où sa folle passion
Brille comme un incendie,
Fit la révolution.

Mais, bien plus! il a fait toutes
Les révolutions. Tout
S'écroula, palais et voûtes,
Et rien ne resta debout,

Lorsque ses mots qui foisonnent
Eurent éveillé l'écho
De ces trompettes qui sonnent
Tout autour de Jéricho.

Tu l'as dit, barbier frivole,
O maître des échansons,
Dont l'esprit ailé s'envole,
Tout finit par des chansons.

Ce que dit notre épigramme
Sur des rythmes toujours prêts,
C'est la romance à madame
Et *la Carmagnole,* après.

Thalie au front ceint de lierre,
Qui chérira son bourreau,
Et le grand vers de Molière,
Tu brises tout, Figaro!

Et la phrase, méchant homme,
Barbier, laquais et bandit,
Tu la haches menu, comme
Chair à pâté! Tout est dit.

Et quand tu chantes, par bribe,
Des *zon zon* pour ta Suzon,
Je vois déjà monsieur Scribe
Qui se lève à l'horizon!

5 mars 1884.

LXXXVI

LE BASSIN

Au Luxembourg, que je dis
Beau comme le paradis,
On a torturé les lignes
Et le fantasque dessin
D'un capricieux bassin,
Pour les canards et les cygnes.

Les bleus canards du Japon
Semblent sortis d'un crépon,
Et forment un long cortège
A l'entour des cygnes blancs,
Dont les ailes et les flancs
Sont pareils à de la neige.

Tout au beau milieu des eaux,
Une île offre à ces oiseaux
Le gazon vert. Leur royaume
Est fort exigu. Mais on
Leur a fait une maison
Basse, avec un toit de chaume.

En leurs infinis loisirs,
Ils savourent les plaisirs
Que l'oisiveté ménage;
Et philosophes par goût,
Les uns ne font rien du tout,
Pendant que le reste nage.

Mais dans l'île, sur le bord
Que l'eau caressante mord
Et parmi les folles branches,
Parfois, d'un mouvement fou,
Les cygnes lèvent leur cou
Puis ouvrent leurs ailes blanches.

Les grands cygnes fabuleux
Et les petits canards bleus
Respirent dans la nature
Et, leur sens étant profond,
Ces êtres ailés ne font
Jamais de littérature.

C'est la joie, argent comptant.
Certes, je serais content
Si de tels bonheurs insignes
M'étaient seulement promis,
O vous, canards, mes amis,
Et vous, mes confrères, cygnes!

6 mars 1884.

LXXXVII

LE VEAU

Si j'en crois Gustave Claudin,
Et son livre assuré de plaire,
Où par un flamboiement soudain,
Le Paris d'autrefois s'éclaire;

A l'ancien Café de Paris,
Où venaient, quittant leurs repaîres,
Des gens qui n'étaient pas maris,
Gardes nationaux, ou pères;

Roqueplan, cet esprit, Véron,
Cet homme à la panse étoffée,
Plus voluptueux que Néron,
Musset, beau comme un jeune Orphée;

En cet endroit où s'échangeaient
Les diamants de la parole,
Ces grands Parisiens mangeaient
Du veau cuit à la casserole.

Et même, ô problèmes subtils
Qui tordent la raison humaine!
Ce mets que chacun évite, ils
En mangeaient trois fois par semaine.

En quoi donc était fait ce veau?
Quelle prophétesse Cassandre,
Quelle cuisinière au cerveau
Puissant, le cuisait sur la cendre?

La casserole où se dorait
Ce veau charmeur qui nous fait honte
Et que le poète adorait,
Fut-elle de cuivre ou de fonte?

De pareils veaux ne cuisent plus!
Ils sont entrés dans la nuit noire,
Parmi les âges révolus
Et catalogués par l'histoire.

Comme les amours de Bulbul,
Il est bien certain que ce mythe
Nous reporte à des temps où nul
Ne prévoyait la dynamite.

Mais c'est égal, veau décevant
Qui vers des extases m'élèves,
Je te reverrai bien souvent
Dans les chimères de mes rêves.

7 mars 1884.

LXXXVIII

LA FOURMI ET LA CIGALE

Laure, belle entre les grasses,
Qui porte avec mille grâces
Les diamants,
Sans jamais en être vaine,
Trouve qu'elle a trop de peine
Et trop d'amants.

Elle dit : Je me fatigue
De tout ce luxe prodigue,
De tous ces ors.
Tout cela, c'est trop d'affaire,
Et je ne sais plus que faire
De mes trésors.

Chacun a la fantaisie
De goûter à l'ambroisie
De mes baisers.
Ils arrivent des deux pôles,
Et les lys de mes épaules
En sont usés.

Ils me disent trop de phrases.
D'ailleurs, j'ai trop de topazes
Et de rubis.
Faut-il donc les mettre en poudre,
Ou, plus simplement, les coudre
Sur mes habits?

Telle se désole, en prose,
Laure, pareille à la rose
Qui resplendit.
Elle se moque d'un prince
Et d'un banquier. Mais la mince
Irma lui dit :

Je n'ai rien dans mon armoire,
Car les satins et la moire
Se vendent cher,
Et si, l'hiver, je frissonne,
C'est que j'ai sur ma personne
Trop peu de chair.

Si les faiseurs de tapages
Ont mis trop d'or sur les pages
De ton roman,
Ne jette pas tout, ma belle,
Dans les boîtes de Poubelle,
Et donne-m'en!

8 mars 1884.

LXXXIX

LES ROBES

La pitié, dont vivent les drames,
Je la trouve à la note B
Qui fait suite à *L'Ami des Femmes*,
Comme un joyau, du ciel tombé.

O triste envers d'un art folâtre!
Je le demande avec Dumas :
La Vertu peut-elle au Théâtre
Dire tranquillement : Tu m'as?

L'actrice que le succès porte,
Est-elle souvent ce que fut
Mademoiselle Delaporte,
Quand l'amour la guette à l'affût?

Ah! la vertu n'a rien qui glace
L'esprit au vol aérien;
Elle est partout bien à sa place,
Et la neige ne tache rien.

Même en sa vie impétueuse,
L'actrice au mérite éprouvé
Peut certes rester vertueuse.
Plus d'une femme l'a prouvé.

Sagesse! tu ne lui dérobes
Rien de son rêve créateur.
Cependant, qui paiera les robes?
Quoi! sera-ce le directeur?

Bon. Je le crois. Même sans preuves.
Mais devant ce tragique effet,
On verra tout à coup les fleuves
Remonter leur cours stupéfait.

Dérogeant aux anciennes règles
Et domestiqués loin du jour,
On pourra voir les sombres aigles
Picorer dans la basse-cour,

Tandis qu'au-dessus de nos foules
S'élançant en plein ciel vermeil,
Les humbles canards et les poules
S'évaderont vers le soleil!

Et sans écouter les murmures
Du vent, symphoniste et bourreau,
On cueillera des pêches mûres
Sur les cimes de la Jung-Frau!

9 mars 1884.

XC

LE BOULEVARD

Sur le grand boulevard,
Où passe et roule
Tout un peuple bavard,
Mouvante houle,

Comme il va, par troupeaux,
Emplir les gares,
Oh! qu'on voit de chapeaux
Et de cigares!

Obstinés et têtus,
Sans faire halte,
Tous les souliers pointus
Battent l'asphalte,

Et pour nous inspirer
Des épigrammes,
De même on voit errer
Beaucoup de femmes.

Flambants et rayonnants,
Aux étalages
Brillent de surprenants
Bariolages.

Plus loin le regard, las
De ces toilettes,
Trouve les blancs lilas,
Les violettes,

Et parmi d'autres fleurs,
Les azalées,
Que l'on admire, ailleurs,
Dans les allées.

Des hommes bruns, vantant
La Canebière,
Boivent, en se hâtant,
Des bocks de bière,

Et la trombe de vent
Qui court la ville
Tourbillonne devant
Le Vaudeville.

Le monde insoucieux
Se désennuie;
Mais tout à coup des cieux
Tombe la pluie.

Chacun se hâte, et sous
Le gaz, qui flambe,
Des femmes à l'œil doux
Montrent leur jambe.

L'eau qui tombe d'en haut,
Sempiternelle,
Ruisselle comme il faut;
Et ta prunelle,

O pâle fils d'Adam,
Où que tu fuies,
Ne voit qu'un océan
De parapluies!

10 mars 1884.

XCI

AVEU

On lui disait : Mademoiselle,
Faites votre confession.
Rire est joli; mais être oiselle
N'est pas une profession.

On admire votre corsage
Et ce bel œil intelligent;
Mais pour être tout à fait sage,
Économisez de l'argent.

Si votre beauté fulgurante
Éblouit toujours le miroir,
Achetez des coupons de rente
Et mettez-les dans un tiroir.

Car un jour viendra, jour de jeûne,
Où, le doux printemps ayant fui,
Vous serez jeune, mais moins jeune
Que vous ne l'êtes aujourd'hui.

Lors, pour braver les épigrammes
Et garder les amants épris,
Il faudra des *cheveux pour dames;*
Vous savez qu'ils sont hors de prix.

On lui parlait ainsi. Mais elle
Répondit, fugitif éclair :
Merci, messieurs, pour votre zèle;
J'ai la lèvre rouge et l'œil clair.

Je m'amuse, et la vie est douce;
Regardez ma petite main.
Je roule et n'amasse pas mousse,
Comme la pierre du chemin.

Et je ris. Être ou ne pas être
Gaie, est la seule question.
Je ne prendrai personne en traître,
Pas même le prix Montyon.

J'erre, en emplissant ma corbeille
Des lys où l'aube a mis ses pleurs,
Et j'aspire, comme l'abeille,
Le suc des odorantes fleurs.

Thésauriser m'est impossible.
J'égrène ma folle chanson,
Et puis, j'ai le tort invincible
D'être aimante — comme chausson!

11 mars 1884.

XCII

LES TRISTES

Elles passent insolemment
Sur le dur tapis du bitume,
Appelant du regard l'amant
Qui pour un instant s'accoutume.

Comme hier et comme demain,
D'un pas tantôt lent ou rapide
Elles arpentent le chemin,
Calmes comme un bétail stupide.

Leurs corsages voluptueux
Provoquent des épithalames.
Alors des mortels vertueux
Passent, tenant au bras leurs femmes.

Oh! disent-ils, voilà le ton
Donné par nos littératures!
Tête et sang! comment laisse-t-on
Sortir de telles créatures?

Tels ces orateurs oublieux
Se courroucent, et leur flot passe.
Les Tristes les suivent des yeux
Et leur répondent à voix basse.

Ayant pour unique témoin
Le souvenir d'une heure tendre,
Elles disent, parlant de loin,
Comme s'ils pouvaient les entendre :

Oui, nous sommes joie et douleur!
Mais n'ayez pas un air morose
En voyant nos lèvres en fleur
Aussi banales qu'une rose.

Troupeau docile et châtié,
Nous marchons là, troublantes Èves;
Mais ayez un peu de pitié
Pour les fantômes de vos rêves.

Rasânt toujours à pas furtifs
Les murs de pierres ou de briques,
Nous sommes des êtres fictifs
Créés par vos désirs lubriques;

Vos bras difformes et velus
Sont ceux où nous nous reposâmes,
Et nous ne sommes rien de plus
Que les figures de vos âmes.

12 mars 1884.

XCIII

ADIEU

Oui, j'aime, jusqu'en ses verrues,
Mon cher Paris;
De lui j'aime tout, places, rues,
Jardins fleuris;

Et les quais où la Seine chante,
Les jours, les soirs
Et l'âpre misère touchante
Des quartiers noirs;

Et ses boulevards gais et vagues,
Ce long chemin
Où ruisselle, en roulant ses vagues,
Le flot humain.

J'aime ses femmes, les duchesses
Reines du goût,
Et celles-là qui pour richesse
N'ont rien du tout.

J'aime ses rousses et ses blondes,
Ses clairs salons,
Ses théâtres et tous les mondes
Où nous allons;

La mendiante avec son triste
Accordéon,
Et la petite guitariste,
Et l'Odéon.

A Paris, où nul ne s'ennuie,
Rien n'est pareil;
J'admire également sa pluie
Et son soleil;

Et jusqu'à son plus mauvais livre,
Qui me guérit
Ou me caresse, et je m'enivre
De son esprit;

Et sans m'occuper de Wormspire
Et de Gogo,
Je sais que près de moi respire
Victor Hugo.

Et cependant, ô ma pensée!
Pour un moment
Tu veux t'enfuir, chaste et blessée,
Au firmament;

Plonger dans le gouffre du rêve
Où tout est pur,
Voir un Ange essuyer son glaive
En plein azur;

Oublier la terre et ses bouges
En tes réveils,
Sentir de près battre les rouges
Cœurs des soleils;

Et fuyant la ville connue
Et son réseau,
Te tremper dans l'eau de la nue,
O fauve oiseau!

12 mars 1884.

XCIV

L'ÉTÉ DE PARIS

Nous dont il a pris les âmes,
Adorons encor, l'été,
Paris plein d'ombre et de flammes,
Jouvence et charmant Léthé!

Ah! dans cette heureuse ville,
Quand les gêneurs sont partis
Formant une longue file,
On trouve de bons partis.

Alors, dans les parcs superbes,
Un tas de fleurs ardemment
Jaillissent parmi les herbes,
Comme un éblouissement.

C'est comme une immense orgie
Où brillent sous le ciel pur
La pourpre de feu rougie,
L'or, l'écarlate et l'azur;

Et notre Éden est moins triste
Que la grève d'Étretat,
Car Paris est le fleuriste
Qui sait le mieux notre état.

Avec ses beaux équipages
Et ses reines, dont les cieux
Admirent les fiers tapages,
Le Bois est délicieux.

Zéphyr! c'est là que tu bouges,
Et qu'en tes abris nouveaux
On voit des rosettes rouges
Aux oreilles des chevaux.

Et le soir, quand se déploie
Le peuple doux et bavard
Sous le gaz fou, quelle joie
D'être sur le boulevard!

Tandis que, sous des rubriques,
Les absents mangent, par ton,
Des tourne-dos chimériques
Et des truites de carton;

Tandis qu'en la chaude steppe
Ils s'égarent, sans appui,
Dans quelque vulgaire Dieppe
Ou quelque sinistre Puy;

Sans que jamais on nous triche,
Avec un bon compagnon
Nous dînons au café Riche,
Ou bien à l'air, chez Bignon;

Puis, tandis que dans les gares
Ils suivent un flot confus,
Nous fumons de bons cigares
Sous les grands arbres touffus.

Tous ces gens qui sur l'asphalte
Passent, et dont l'œil sourit,
Ont le bonheur qui s'exalte
Sous le souffle de l'esprit.

Pratiques, exempts de poses,
Ayant maint tour dans leur sac,
Ils savent le prix des choses
Et la langue de Balzac.

Sur ce bitume où vous n'êtes
Plus, ô voyageurs marris,
De belles dames honnêtes
Passent avec leurs maris;

Et sous nos yeux bénévoles,
Qui les suivent à loisir,
D'autres aussi, plus frivoles,
Que l'on voit avec plaisir.

Emma, dont la voix est douce
Comme un soupir de hautbois,
Avec sa cousine rousse
Marche, un éventail aux doigts.

Claire, que la haute gomme
Chante, suit son hospodar,
En robe écarlate comme
La vareuse de Nadar.

Rosette, qui n'est pas sage,
(On l'a célé vainement,)
Erre devant le passage
Où loge *L'Évènement*.

Lucile, que chacun aime,
Et qui boude à tort Tony,
Prend avec lui tout de même
Des glaces chez Tortoni.

Et Jeanne, qui hait la prose,
Met, — effet qui nous est cher! —
Sur sa chair couleur de rose
Des roses couleur de chair.

Cependant, sur les falaises,
Nos fuyards murmurent : Miss!
A l'oreille des Anglaises
Bien plus sveltes qu'Artémis,

Et souffletés par les vagues,
Ils promènent leurs vestons
Sur des Himalayas vagues.
Ne les suivons pas. Restons!

Car, amis, sur leurs grimaces
Pour que vous vous réglassiez,
Il vous faudrait voir des masses
De torrents et de glaciers,

Et, moins gais que Cléopâtre
Se livrant à ses aspics,
Sous la conduite d'un pâtre
Escalader d'affreux pics!

Ah! parmi les machinistes
De l'avalanche et du vent,
Que les excursionnistes
Aillent toujours en avant!

Que l'oracle d'Épidaure,
Transis, mouillés jusqu'aux os,
Les mène au chaste mont Dore
Boire de cruelles eaux!

Qu'ils aillent aux bords farouches
Que mord l'Océan amer,
Pour ressembler à des mouches
Au bord de la vaste mer!

Qu'ils s'égarent sous les brumes
Et dans les sombres halliers,
En laissant toutes leurs plumes
Aux griffes des hôteliers!

Mais nous, âmes casanières,
Restons, gagnons nos paris,
Puisque nous trouvons Asnières
Encor trop loin de Paris!

12 août 1883.

XCV

LE PALAIS-ROYAL

STROPHES DITES PAR MADEMOISELLE MARIA LEGAULT

le 14 septembre 1880

POUR L'INAUGURATION DE LA NOUVELLE SALLE

Direction Briet et Delcroix.

Toi que le caprice emporte,
Public parisien, tu
Ne t'es pas trompé de porte :
Écoute mon impromptu.

Ce palais où tout flamboie,
Riant comme un prairial
Plein de lumière et de joie,
C'est bien le Palais-Royal.

Oui, viens chez toi, foule aimée !
Après les temps révolus,
La vieille salle enfumée
Est morte : n'en parlons plus.

L'architecte Paul Sédille
A paré de cent trésors
Ce gai boudoir où tout brille,
Les lys, la pourpre et les ors.

Notre plafond, comme un astre,
Rit, par tes yeux savouré ;
Le savant peintre Lavastre
Broda son dôme ajouré,

Et dans l'air, qui s'extasie,
Lança, d'un vol indompté,
Le Rire, la Fantaisie,
La Chanson, la Volupté.

Partout des apothéoses,
Des enfants ensorceleurs,
Des feuillages et des roses,
Des ruissellements de fleurs,

Et, dans leurs jeux téméraires
Et leurs fiers ébats, Dalou
A sculpté partout les frères
De l'Amour, ce gai filou.

O Comédie! ô Folie!
Qui riez sur les néants,
Sa main, pour charmer Thalie,
Modela vos fronts géants,

Et, souffletant nos augures,
Vers un avenir voilé
Vous volez, saintes figures,
Dans l'idéal étoilé!

Puis dans un cartel mystique
S'inscrit, au front du palais,
Le miraculeux distique
Du grand aïeul Rabelais.

Car c'est lui que veulent suivre
Nos auteurs, sans orgueil vain,
Et c'est lui qui les enivre
Avec son généreux vin.

Nos pères, dans leur souffrance,
Buvaient ce vin écumeux
Qui désaltéra la France,
Et nous le boirons comme eux!

C'est ici qu'en son délire,
S'ouvrit aux grands histrions
La chère maison du Rire :
Donc, ô mes amis! rions.

Notre passé fut si riche!
Et, sans nul doute, on connaît
Nos maîtres : Sardou, Labiche,
Et Meilhac, et Gondinet;

Halévy, plein de finesse;
Siraudin et Delacour,
Thiboust, sourire et jeunesse
De la muse de l'amour!

Puis, sous la clarté des lustres,
La comédie eut chez nous
Ses bouffons les plus illustres :
O souvenir triste et doux!

Autrefois, jeune et frivole,
C'est ici que Déjazet
Égrenait sa chanson folle,
Et, comme un ruisseau, jasait.

Achard, qui charma la ville,
Tousez, qui n'était pas sot,
Léménil, le bon Sainville,
Et Levassor, et Grassot;

Gil Pérès, hélas! Thalie
A chéri ces grands railleurs
Pleins de verve et de folie;
Moi, j'en passe, et des meilleurs,

Mais Émile Bayard groupe
Sur un panneau triomphant
Toute l'immortelle troupe
Qui commence à Mars enfant,

Et qui posséda naguère
Ces rois de notre métier
Armés pour la grande guerre :
Samson, Regnier et Potier!

Puis, de cette époque sainte,
Ingénieux et malin,
Reste le bon Hyacinthe
Avec son nez aquilin;

Et celui qui te déride,
Le grand, le vrai sage, effroi
De la bêtise candide :
L'inimitable Geoffroy;

Geoffroy, qui jette et secoue
Sur les types qu'il revêt
Tant de lumière, et qui joue
Comme Molière écrivait!

Et de tant de gloire épars
Demeure aussi Lhéritier,
Qui des princes de la farce
Est le fidèle héritier!

Puis, cher public qui m'accueilles,
Après les glorieux noms
Envolés comme des feuilles,
Tremblants d'espoir, nous venons.

Exempts de toute humeur noire,
Tu nous verras toujours gais,
Très sûrs de notre mémoire,
Contents, jamais fatigués.

Nous mettrons dans nos programmes
Tout, hors le genre ennuyeux.
C'est à toi seul que nos femmes
Feront ici les doux yeux.

Oui, nous ferons pour te plaire
Un effort quotidien;
Mais donne-nous pour salaire,
Ami, ce que tu sais bien,

Et, par un doux bruit sonore
Charmant notre essai loyal,
Dis que nous sommes encore
Ton bon vieux Palais-Royal!

8 septembre 1880.

XCVI

CHARIVARI

STROPHES DITES PAR MADEMOISELLE REICHEMBERG

le 3 mai 1883

A LA FÊTE DONNÉE CHEZ PIERRE VÉRON

Pour le cinquantenaire du Journal.

Parisiens! âme, sourire,
Beauté pareille au lys fleuri,
Vous êtes tous, on peut le dire,
Les amis du *Charivari!*

C'est un révolutionnaire,
Dont nous allons, devoir bien doux,
Célébrer le cinquantenaire. —
O ciel! mais alors, direz-vous,

Il est vieux comme sainte Thècle,
Il a des ans subi l'affront!
Oui, j'en conviens, un demi-siècle
A passé vivant sur son front.

Pourtant, sans peur et sans reproche,
Fidèle au but essentiel,
Il est jeune comme Gavroche
Et comme les moineaux du ciel.

Marchant toujours où l'on avance,
Où jamais l'espoir ne finit,
Votre pensée est la Jouvence
Où sans cesse il se rajeunit.

Toujours de ses prunelles claires
Fixant les cieux d'où vient le jour,
Il a vos espoirs, vos colères,
Vos superbes élans d'amour.

Voyez sa chevelure blonde,
Son regard de Suzanne au bain
Et son allure vagabonde :
Il a l'âge de Chérubin!

Toujours haïssant le sévice
Des grands et des petits bourreaux,
Contre la Sottise et le Vice
Il s'escrime, comme un héros.

Son sourire que rien ne fane
Poursuit Turcaret dans son parc,
Et la flèche d'Aristophane
S'envole en sifflant de son arc!

Et les Judas, les vils Alphonses,
Les filous dont l'œil s'effarait,
Tout ce qui rampe dans les ronces
Au bas de l'humaine forêt,

Le délateur, le traître horrible
Qui n'a pas connu la rougeur,
Tremblent quand cet enfant terrible
Leur apparaît, comme un vengeur!

Il est noble et, si l'on y fouille,
Son passé fort bien réussi
Vaut bien celui des La Trémouille
Et des meilleurs Montmorency.

Car toujours, pour calmer sa fièvre,
Cet ennemi des plats valets
A trempé son ardente lèvre
Dans le verre de Rabelais.

Qu'il soit joyeux, nul ne le nie.
C'est là sa gloire; mais parfois
Il eut avec lui le Génie,
Ce grand Warwick faiseur de rois!

Parisienne! blanche étoile
Dont l'éclat n'est jamais terni,
Ton charme divin se dévoile
Dans tout l'œuvre de Gavarni.

Ce symphoniste philosophe
A su dérouler les accords
De la mystérieuse étoffe
Sur les lignes de ton beau corps,

Et mieux que tous, il a su comme
L'émail de tes petites dents,
Empressé de mordre la pomme,
S'enfonce avec amour dedans!

Daumier que la Satire mène,
Avec les Juvénals frayant,
A peint la Comédie Humaine
Ainsi qu'un Balzac effrayant;

Et sous un pantalon précaire
Ivre de dandysme et d'orgueil,
A montré son Robert Macaire
Avec le bandeau noir sur l'œil!

Puis, raillant la sottise plate,
Vint le gai, l'ingénieux Cham,
Dont la plaisanterie éclate,
Folle comme un coup de tam-tam!

Mais c'est fini des épopées.
Des cocotes, pâles comme eux,
Invitent à leurs priapées
Un tas de funèbres gommeux.

Leur moisson qui n'était pas grasse,
Toujours s'appauvrit; mais Grévin
A su trouver la triste grâce
De tout ce monde maigre et vain;

Et nul n'a mieux peint les allures
Des insidieuses Laïs
Éparpillant leurs chevelures
Couleur de rose et de maïs.

Ainsi sous leur crayon s'allume
Tout un monde prodigieux.
Voilà qui va bien. Mais la plume?
Elle a fait aussi de son mieux.

En ses colères indignées,
Charivari nargue le temps;
Il a des verges à poignées,
Encor pour au moins cinquante ans.

Puis il aura le vent en poupe
Si votre amitié lui sourit,
Car, comme Riquet à la Houppe,
Vous savez donner de l'esprit!

Donc, vous tous, buveurs d'ambroisie
Qui dédaignez le vin banal,
Aimez-nous, ô foule choisie!
Et, saluant votre journal,

Pour fêter son cinquantenaire,
Qu'un applaudissement nourri
Fasse, avec un bruit de tonnerre,
Un immense — charivari !

27 avril 1883.

TABLE

		Pages.
AVANT-PROPOS		VII
I.	— Misère	1
II.	— Lili	3
III.	— Le Prêtre	5
IV.	— L'Épouse	7
V.	— Le Petit	9
VI.	— La Princesse	11
VII.	— Monsieur Alexandre	13
VIII.	— La Bouquetière	15
IX.	— Le Vieux	17
X.	— La Fille	19
XI.	— Fillette	21
XII.	— L'Odéon	23
XIII.	— Les Jeunes	26
XIV.	— Géométrie	29
XV.	— Balzac	31
XVI.	— A Sarcey	34
XVII.	— Chez M. Caro	36
XVIII.	— A l'Opéra	40

Pages.
XIX. — Académie. 42
XX. — Centième. 46
XXI. — Ballard. 47
XXII. — Transigeante. 50
XXIII. — Philosophie. 51
XXIV. — Escrime. 54
XXV. — Rue de Sèze. 57
XXVI. — A Zola. 59
XXVII. — La Mode. 62
XXVIII. — Petit Noël. 64
XXIX. — Bibliographie. 66
XXX. — Comédie Française. 70
XXXI. — Darcier. 72
XXXII. — Jour de l'An. 76
XXXIII. — Pas de Neige. 79
XXXIV. — ... On les honore. 83
XXXV. — Politique. 85
XXXVI. — Maurice Bouchor. 88
XXXVII. — La Liseuse. 90
XXXVIII. — Musique Française. 94
XXXIX. — Édouard Manet. 97
XL. — Clovis Hugues. 99
XLI. — Pitié suprême. 102
XLII. — Comédiens. 105
XLIII. — Les Boîtes. 109
XLIV. — Les Grimaces. 111
XLV. — Juste Retour. 115
XLVI. — Dans le Monde. 119
XLVII. — Galatea. 123
XLVIII. — Quel Daim?. 128
XLIX. — Trop de Temps. 131
L. — Initiales. 135

Pages.
LI. — Bon Matin. 137
LII. — Bal Masqué. 140
LIII. — Un Jeune Homme. 143
LIV. — La Dame. 146
LV. — Oiseliers. 149
LVI. — La Mercière. 150
LVII. — Païva 152
LVIII. — Don Juan. 155
LIX. — Turlututu. 158
LX. — Garcia. 161
LXI. — Le Cèdre. 164
LXII. — Michelet. 167
LXIII. — A l'Hiver. 170
LXIV. — La Croupe. 173
LXV. — Reine-Blanche. 176
LXVI. — Le Mot. 179
LXVII. — Cettivayo. 182
LXVIII. — Les Cartes. 185
LXIX. — Jeu. 188
LXX. — Lex. 191
LXXI. — Vivre. 194
LXXII. — Le Lion. 197
LXXIII. — Ave. 200
LXXIV. — Phémie. 203
LXXV. — Festin. 206
LXXVI. — A Paul Arène. 209
LXXVII. — Vieux Jeu. 212
LXXVIII. — Grâce. 215
LXXIX. — Anniversaire. 218
LXXX. — Carême. 221
LXXXI. — Cigarettes. 224
LXXXII. — A Jeun. 227

Pages.
LXXXIII. — Prière. 230
LXXXIV. — Femmes. 233
LXXXV. — Figaro. 236
LXXXVI. — Le Bassin. 239
LXXXVII. — Le Veau. 242
LXXXVIII. — La Fourmi et la Cigale. 245
LXXXIX. — Les Robes. 248
XC. — Le Boulevard. 251
XCI. — Aveu. 254
XCII. — Les Tristes. 257
XCIII. — Adieu. 260
XCIV. — L'Été de Paris. 263
XCV. — Le Palais-Royal. 270
XCVI. — Charivari. 277

Paris. — Typ. Georges Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 15903.

63641539

Nous Tous

de Banville

BANVILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

150

PRIX
PROVISOIRE
4f 90
PRIX
ACTUEL
5f 75

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
à 3 fr. 50 le volume
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS

CAMILLE AUDIGIER
La Terre qui renaît . . . . . 1 vol.

MARGUERITE AUDOUX
Marie-Claire . . . . . 1 vol.

HENRY BATAILLE
Le Beau Voyage (Poésies) . . . . . 1 vol.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER
Légendes de la Guerre de France (Poèmes) . . . . . 1 vol.

LUCIE DELARUE-MARDRUS
Un Roman civil en 1914 . . . . . 1 vol.

GABRIEL FAURE
Paysages Littéraires . . . . . 1 vol.

GUSTAVE GUICHES
Les Deux Soldats . . . . . 1 vol.

DENIS GUILLOT
Superkultur . . . . . 1 vol.

HENRIOT
De l'Arrière au Front (850 croquis) . . . . . 1 vol.

ALEXANDRE HEPP
Les Cœurs embellis (1914-1915) . . . . . 1 vol.
Les Cœurs armés (1916) . . . . . 1 vol.

MAURICE MAETERLINCK
Les Débris de la Guerre . . . . . 1 vol.
L'Hôte inconnu . . . . . 1 vol.

OCTAVE MIRBEAU
Dingo . . . . . 1 vol.

G. DE PAWLOWSKI
Inventions Nouvelles et Dernières Nouveautés . . . . 1 vol.

JOSEPH REINACH
Les Commentaires de Polybe (La Guerre de 1914-1917) . 2 vol.
La Guerre sur le Front occidental . . . . . 1 vol.

EDMOND ROSTAND
Chantecler . . . . . 1 vol.

ANDRÉ WARNOD
Prisonnier de guerre . . . . . 1 vol.

MICHEL ZAMACOÏS
L'Ineffaçable (La Grande Guerre) (Poésies) . . . . . 1 vol.

EMILE ZOLA
Correspondance. — Les Lettres et les Arts . . . . . 1 vol.

ENVOI FRANCO PAR POSTE CONTRE MANDAT

(1192). — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.